

# Dumas

## Les Compagnons de Jéhu

Édition d'Anne-Marie Callet-Bianco



folio  
classique



COLLECTION  
FOLIO CLASSIQUE



Alexandre Dumas

# Les Compagnons de Jéhu

*Édition présentée,  
établie et annotée  
par Anne-Marie Callet-Bianco*  
Maître de conférences à l'Université d'Angers

Gallimard

*Éditions Gallimard, 2020.*

*Couverture : Anne Louis Girodet de Roucy-Trioson, Portrait en pied de Jacques Cathelineau (1759-1793), généralissime vendéen (détail), 1824, huile sur toile, Musée d'Art et d'Histoire, Cholet. Photo © Josse/Leemage.*

## PRÉFACE

Entre *La Comtesse de Salisbury* et *Le Comte de Monte-Cristo*, cinq siècles et demi se trouvent enfermés. Eh bien, nous avons la prétention d'avoir, sur ces cinq siècles et demi, appris à la France autant d'histoire qu'aucun historien.

Les Compagnons de Jéhu (*chap. XXXVI*)

Avec *Les Compagnons de Jéhu*, Dumas entame l'avant-dernière étape de son entreprise titanique : couvrir à coups de cycles romanesques toute l'histoire de France. L'idée vient de loin ; fin 1831, il a fait paraître dans *La Revue des Deux Mondes* des *Chroniques de France* dont le succès l'a décidé « à faire une suite de romans qui s'étendraient du règne de Charles VI jusqu'à nos jours<sup>1</sup> ». Ce projet a d'abord emprunté la forme des *Scènes historiques*, un genre intermédiaire « entre le roman et le drame<sup>2</sup> ». Illustrées par Ludovic Vitet et Prosper Mérimée, les *Scènes historiques*, qui ne sont pas, comme leur nom le suggère, destinées à la représentation, mélangent le

1. *Mes Mémoires*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1989 (chap. CCXXXI et CCXXXII).

2. *Ibid.* (chap. CCXXXI).

*dialogue et le récit pour rendre l'Histoire vivante, mais refusent tout ajout de pure imagination. À partir des années 1840, Dumas adopte une autre forme, celle du roman-feuilleton mêlant Histoire et fiction. Publié dans Le Siècle, La Presse, Le Journal des débats, il touche un large public friand de divertissement et d'évasion dans le passé. Les grands cycles romanesques se succèdent, multipliant les explorations temporelles. En une quinzaine d'années (et sans forcément respecter la progression chronologique), Dumas brosse le XVI<sup>e</sup> siècle des Valois, le règne de Louis XIII et l'avènement de Louis XIV (la trilogie des Mousquetaires), les dernières années de l'Ancien Régime et la Révolution (Mémoires d'un médecin), enfin l'époque contemporaine (Le Comte de Monte-Cristo et Les Mohicans de Paris). Allant et venant à son gré, le romancier se réserve le droit à la discontinuité : en 1856, il interrompt l'écriture de la vaste fresque des Mohicans pour se consacrer à la rédaction des Compagnons de Jéhu. Paru du 20 décembre 1856 au 4 avril 1857 dans le Journal pour tous, c'est le premier pan d'une trilogie consacrée au Directoire, au Consulat et à l'Empire, avant Les Blancs et les Bleus (1867) et Le Chevalier de Sainte-Hermine (1869). Ces cycles s'articulent les uns aux autres, parfois au prix de soudures rétrospectives : entre la mort du roi, relatée dans les Mémoires d'un médecin, et l'instauration du Consulat, Les Blancs et les Bleus puis Création et rédemption<sup>1</sup> restaurent le chaînon manquant. Un autre lien plus intime relie le long fleuve des Mohicans et Les Compagnons de Jéhu, contemporains dans leur rédaction ; le premier, consacré à 1827, est le roman de la jeunesse de Dumas, alors que le second aborde sa*

1. Cette somme parue en 1869 comprend deux romans, *Le Docteur mystérieux* et *La Fille du marquis*.



*préhistoire personnelle en traitant de la France d'avant sa naissance.*

## Un roman-matrice

*Dans cette dernière trilogie qui s'étend de la Terreur à la période impériale, l'ordre de la rédaction ne suit pas celui de l'action. Rédigé le premier, Les Compagnons de Jésus en est le pivot central, démarrant à la charnière du siècle, entre le coup d'État du 18 brumaire et la bataille de Marengo (juin 1800). L'action démarre en octobre 1799, à Avignon, où passe un général revenant d'une expédition incertaine en Égypte ; Roland de Montrevel, son aide de camp, tue en duel un jeune homme se présentant comme l'un des compagnons de Jésus. Ces derniers sont des « brigands » un peu particuliers qui attaquent les diligences pour s'emparer des richesses du Directoire afin de financer la contre-révolution royaliste menée par Cadoudal. Roland ignore par ailleurs la liaison de sa sœur Amélie avec Morgan, alias Charles de Sainte-Hermine, qui fait partie de la confrérie. Après avoir rejoint Bonaparte à Paris et assisté au coup d'État, le jeune officier est envoyé en Bretagne pour une tentative de médiation auprès de Cadoudal, puis, à son retour, est chargé de capturer les compagnons. Le roman se termine tragiquement malgré la victoire de Marengo.*

*Dix ans plus tard, Les Blancs et les Bleus plante le premier acte, de 1793 à 1799. L'histoire se déroule à Strasbourg pendant la Terreur, sur le Rhin où combat le général Pichegru, encore républicain, puis à Paris, où Bonaparte réprime un soulèvement qui éclate le 13 vendémiaire. Dumas parcourt l'histoire du Directoire en s'appuyant sur les Souvenirs, épisodes et portraits de la Révolution et de l'Empire*

de Nodier. *Le Chevalier de Sainte-Hermine*, roman inachevé, récemment retrouvé et publié par Claude Schopp<sup>1</sup>, continue la série autour de la figure d'Hector de Sainte-Hermine qui prend le relais de ses frères pendant le Consulat et les débuts de l'Empire. Après un long rappel des épisodes précédents, le roman s'oriente sur l'échec et la répression de la conspiration de Cadoudal (1804), avant de dévier vers le roman maritime et exotique.

Dans le chapitre XLIV (« Déménagement ») des *Compagnons de Jésus*, Dumas livre une clé importante : « C'est que nous ne faisons pas un livre isolé ; mais, comme nous l'avons dit déjà, nous remplissons ou nous essayons de remplir un cadre immense » (p. 587). Le cadre immense en question, c'est l'*Histoire de France*, ou plutôt le *Drame de la France*, que le romancier entend couvrir entièrement, dans une entreprise qu'il compare à *La Comédie humaine* de Balzac. La même obsession de la totalité les rapproche, sociale chez Balzac, historique chez Dumas<sup>2</sup>. Solidement rattaché au projet global déjà partiellement réalisé, *Les Compagnons de Jésus* marque l'entrée dans la période contemporaine. C'est aussi une formidable matrice romanesque qui amorce une pré-suite (*Les Blancs et les Bleus*) et une suite (*Le Chevalier de Sainte-Hermine*). Conscient du potentiel de son premier volet, Dumas ménage en effet des prolongements exploitables. Le déclenchement du processus s'opère au chapitre VIII. Alors que Morgan / Sainte-Hermine s'apprête à partir en mission, le

1. Phébus, 2005.

2. Il n'est pas inutile de rappeler à ce sujet que Balzac avait d'abord un projet d'*Histoire de France pittoresque* qu'il abandonna pour se consacrer à ce qui allait devenir *La Comédie humaine* ; le projet fut en quelque sorte « repris » par Dumas.

*président de la confrérie de Jéhu lui tient le discours suivant :*

« Rappelez-vous [...] que vous vous appelez le baron de Sainte-Hermine, que votre père a été guillotiné sur la place de la Révolution et votre frère tué à l'armée de Condé. Noblesse oblige ! » (p. 158).

*Ces quelques lignes esquissent une matière prometteuse, que les romans à venir seront chargés de développer. Le père de Morgan est évoqué dans Le Chevalier de Sainte-Hermine à la faveur d'un récit rétrospectif qui relate sa participation à la conspiration des œillets, visant à exfiltrer la reine de la Conciergerie<sup>1</sup>. La mort du frère aîné est mise en scène dans Les Blancs et les Bleus, avec une importante modification : il ne tombe pas au combat mais est fusillé par les Bleus devant le jeune Charles Nodier promu personnage romanesque. Reprenant le flambeau, Morgan souligne la continuité : « De même que mon frère aîné a hérité de la vengeance de mon père, de même que j'ai hérité de la vengeance de mon frère aîné, mon jeune frère héritera de ma vengeance à moi<sup>2</sup>. »*

*Le lien organique entre les trois romans se traduit aussi par le retour des personnages dont le principe est énoncé dans ce fameux chapitre XLIV des Compagnons de Jéhu :*

Pour nous, la présence de nos personnages n'est point limitée à l'apparition qu'ils font dans un livre : celui que vous voyez aide de camp dans cet

1. Dumas reprend là un épisode du *Chevalier de Maison-Rouge* (1846).

2. *Les Blancs et les Bleus* (chap. VII).

ouvrage, vous le retrouverez roi dans un second, proscrit et fusillé dans un troisième (p. 587-588).

Les Blancs et les Bleus consacre la réapparition de Morgan et Roland, morts dans Les Compagnons de Jéhu. On y retrouve le premier faisant alliance avec Georges Cadoudal et animant la révolte des sections du 13 vendémiaire contre le décret des « deux tiers ». Le second apparaît dans la dernière partie consacrée à l'expédition d'Égypte, qui développe certains épisodes (la prise de Jaffa, le Mont Thabor, Saint-Jean-d'Acre, Aboukir) puis se clôt au moment où Bonaparte s'embarque pour la France à bord de la Muiron, faisant ainsi la jonction avec Les Compagnons de Jéhu. Ce procédé du retour se combine avec une logique d'enrichissement sur le plan historique comme sur le plan romanesque : Cadoudal, qui porte seul l'opposition à Bonaparte dans Les Compagnons de Jéhu, est renforcé par Pichegru dans les deux autres titres. Un nouveau personnage apparaît, la sulfureuse Diane de Fargas, qui veut faire payer aux compagnons l'exécution de son frère. Dans Le Chevalier de Sainte-Hermine, c'est elle, et non plus Roland, qui livre Morgan et ses camarades après avoir appris leur cachette grâce à une longue infiltration dans l'armée de Cadoudal<sup>1</sup>. D'un pan du cycle à un autre, la réécriture permet ainsi les changements d'éclairages et la multiplication des potentialités romanesques.

Ce lien tient aussi à l'enchaînement historique, qui sous-tend l'organisation de la trilogie. Les Compagnons de Jéhu était centré sur le 18 brumaire, Les Blancs et les Bleus se focalise sur le 13 vendémiaire

1. Dumas s'inspire ici des *Chouans* de Balzac, roman dans lequel la séduisante aventurière Marie de Verneuil livre le marquis de Montauran.

*et le 18 fructidor, comme si le premier était l'expiation des deux autres. Fructidor surtout est présenté comme le péché originel du Directoire : entaché par un coup d'État, le régime périt de même, comme le comprennent les deux Directeurs démis, Moulin et Gohier, reculant devant la perspective de l'exil à Sinnamary, qu'ils ont eux-mêmes infligé aux députés royalistes deux ans plus tôt, épisode repris dans Les Blancs et les Bleus. Enfin, Le Chevalier de Sainte-Hermine relate la mort de Pichegru et l'exécution de Cadoudal, qui suit celle du duc d'Enghien. Le cycle romanesque traduit ainsi les soubresauts d'une Histoire qui voit constamment revenir des situations comparables, obéissant ainsi l'espoir d'une évolution favorable.*

## L'envers de l'histoire contemporaine

*Roman d'aventure, roman historique, Les Compagnons de Jéhu présente un mélange bien équilibré entre des ingrédients classiques qu'on retrouve dans tous les grands cycles : héroïsme, amour, amitié, complots et trahison.*

*Les sociétés secrètes et les contre-sociétés sont un thème très à la mode dans la littérature romantique. Depuis l'abbé Barruel qui a répandu dans ses Mémoires pour servir l'histoire du jacobinisme (1797-1799) sa thèse selon laquelle l'action des francs-maçons et des Illuminés de Bavière serait à l'origine de la Révolution française, les théories du complot connaissent une bonne fortune littéraire. Dumas s'en inspire au début du cycle des Mémoires d'un médecin, qui démarre par une réunion des conjurés sur le mont Tonnerre ; à peu près au même moment, il fait des jésuites du Vicomte de Bragelonne les acteurs d'une histoire secrète et parallèle, inconnue du grand*

*public. Dans Les Mohicans de Paris qui raconte les prémices de 1830, ce rôle est dévolu à la Charbonnerie. Ce motif en rejoint un autre également très en vogue, celui des bandits d'honneur, héritage des Brigands de Schiller ; il témoigne aussi de la fascination du romantisme pour les décors du roman gothique, souterrains, grottes et autres monastères abandonnés. Il s'attache enfin à une partie mal connue de l'Histoire de France, propice aux broderies et aux affabulations.*

*Les compagnons de Jéhu vus par Dumas forment une sorte de franc-maçonnerie qui répond à tous les critères du genre : réunions nocturnes et secrètes, rituels d'initiés, lieux mystérieux, fausses identités, justice parallèle et expéditive inspirée du tribunal médiéval de la Sainte-Vehme. Sous cette apparence patibulaire se dissimulent de « beaux et joyeux jeunes gens » chevaleresques, obéissant à un code d'honneur exigeant. Réfractaires à l'esprit de sérieux, ils ne répugnent pas à la bouffonnerie pure, et se font à l'occasion passer pour des fantômes. Ils pratiquent l'attaque de diligences à la fois comme un art et une blague, entre deux manifestations mondaines :*

« Nous crèverons les chevaux s'il le faut ; nous serons de retour ici à sept heures du soir, et nous nous montrerons à l'Opéra. — Ce qui établira un alibi [...]. — Justement [...] ; le moyen d'admettre que des gens qui applaudissent Mlle Clotilde et M. Vestris à huit heures du soir étaient occupés le matin, entre Bar et Châtillon, à régler leurs comptes avec le conducteur d'une diligence ? » (p. 364).

*S'emparant de l'or du Directoire (mais en épargnant celui des particuliers), ils s'exposent à être considérés comme des voleurs, ce qu'exploite Fouché, le ministre de la Police, qui, pour les déconsidérer, fait agir sous*

leur appellation des bandes de vrais brigands. Or les compagnons œuvrent, non pour leur profit personnel, ni dans un but de redistribution sociale (ce en quoi ils se différencient de Robin des Bois ou de Mandrin), mais pour financer une action politique de taille : la restauration des Bourbons sur le trône. Ils évoluent dans la clandestinité la plus stricte, ce qui les conduit à pratiquer une justice impitoyable pour ceux qui forcent leur retraite, notamment John Tanlay, qu'ils laissent pour mort avec un poignard dans le corps. Comme les Mousquetaires dont ils empruntent certains traits, ils se caractérisent par un véritable don d'ubiquité, chevauchant sans trêve du Midi à Paris en passant par la Bresse, leur lieu de repli. Contrairement à eux, ils ne sont guère individualisés, mis à part Morgan, même si le récit se focalise sur le quatuor qu'il forme avec d'Assas, Montbar et Adler, que le lecteur suit jusqu'à l'exécution finale.

Qu'en est-il des véritables compagnons de Jéhu ? La réalité est moins séduisante que le roman de Dumas. Ce sont des bandes qui ne sont pas nécessairement aristocratiques et qui pratiquent l'assassinat et l'extorsion de fonds dans un esprit fort peu chevaleresque. Les compagnons de Jéhu s'inscrivent dans ce qu'on a appelé la « réaction thermidorienne » ; leurs victimes sont des jacobins mis en minorité après thermidor. Dans les Souvenirs, épisodes et portraits de la Révolution et de l'Empire (dont Dumas s'inspire beaucoup<sup>1</sup>), Charles Nodier en fait une présentation mitigée, justifiant partiellement leurs entreprises tout en les décrivant comme des « jeunes gens perdus de dettes, de débauches, de crimes », ce qui ne l'empêche pas de donner une dimension héroïque à certains d'entre eux. On peut dire que Dumas idéalise les compagnons par rapport à Nodier, qui lui-même les enjolive par rapport à la réalité. Cela

1. Voir la Notice, p. 770.

*dit, l'intérêt du roman ne réside pas dans l'exactitude historique, mais dans ce que traduit la confrérie : le refus du centralisme et de la modernité, et, plus largement, le refus de changer de monde.*

*Les chouans forment une autre contre-société, rustique celle-là. Ce ne sont pas d'élégants muscadins, mais des paysans bretons à l'aspect « rude et sauvage », usant de surnoms pittoresques : Brise-Bleu, Cœur-de-Roi, Bénédicité, Branche-d'Or... Ils évoluent dans une atmosphère mystérieuse, une nature animée, dont ils sont les « sentinelles invisibles » : impossibles à distinguer « au milieu des genêts, des bruyères et des buissons où ils sont tapis » (p. 402), usant du cri de la chouette, ils incarnent une terre rebelle qui lutte pour son identité et ses traditions séculaires, dans un curieux mélange d'humanité, de sauvagerie et de religion. Même quand ils s'arrogent le droit de rendre une justice expéditive et impitoyable, ils font l'objet d'une peinture infiniment plus favorable que celle que Balzac leur réservait dans Les Chouans. Pas de chauffeurs<sup>1</sup> torturant les prisonniers, pas de traîtres ou de brutes arriérées, mais des hommes animés d'une loyauté à toute épreuve et d'un dévouement totalement désintéressé. Agissant pour la même cause, les deux bandes sont aussi différentes que possible, ce qui se manifeste lors des rencontres de l'émissaire chouan Branche-d'Or avec les compagnons de Jéhu. Le décalage social et culturel est patent entre la rudesse de l'un et le raffinement des autres, ce qui n'empêche pas leur union dans le même engagement qui réunit des couches très diverses de la société et géographiquement éloignées. Le roman présente en effet l'intérêt de*

1. Ainsi appelés parce qu'ils chauffaient la plante des pieds de leurs prisonniers avec des charbons ardents pour leur faire révéler leurs cachettes.



*peindre les microcosmes bressan et breton, régis par les liens de proximité et les hiérarchies ancestrales, ce qui contrebalance le caractère exclusivement parisien des épisodes politiques. Les révolutions et coups d'État se font à Paris, mais la vie profonde du pays se joue dans les campagnes les plus reculées, à des années-lumière des cercles du pouvoir et des mentalités modernes. Avec cet équilibre entre la capitale et le monde rural, représenté par les provinces de l'Ouest et du Sud-Est, Dumas parvient à rendre compte d'une totalité nationale.*

## La geste de la France post-révolutionnaire

*Au sein de ces groupes évoluent des héros hors du commun, tout droit issus des romans de chevalerie, dont le roman d'aventures représente la version moderne. Les Compagnons de Jéhu concentre l'attention sur deux d'entre eux, Roland et Morgan, champions des deux camps opposés. Les noms en assonance en font deux jumeaux : de même âge, dotés d'une égale prestance physique, « blonds » et « roses », ils se rattachent tous deux au Nord, selon la typologie privilégiée par Dumas. On peut cependant noter que Roland est présenté comme plus masculin (yeux bleus, nez ferme et droit, menton prononcé), alors que Morgan a un visage « presque féminin ». Leur bravoure les rapproche également (Morgan affronte la mort, Roland la recherche) ainsi que leur dévouement sans limite, l'un, à son grand homme dont il se définit comme le « paladin<sup>1</sup> », l'autre, à un principe.*

1. Cette appellation et ce prénom rapprochent le personnage du neveu de Charlemagne, dont Napoléon est (pour Dumas) une sorte de continuateur (voir plus loin).

*Enfin leur parenté repose sur l'union (cachée) entre Amélie et Morgan.*

*Centré sur les rapports humains et affectifs autant que sur les individus, le roman dresse un réseau de relations complexes. Roland est au centre d'une constellation qui regroupe Morgan, Cadoudal, et également, sur un plan secondaire, John Tanlay, qu'il introduit tous trois auprès du premier consul. On notera en effet que le chouan et le compagnon de Jésus, s'ils appartiennent au même bord, ne se rencontrent jamais dans le roman<sup>1</sup>. Roland entretient une relation particulière avec chaque personnage : attachement inconditionnel pour Bonaparte, vive amitié avec lord Tanlay, fraternité d'armes avec l'adversaire qu'est Cadoudal. Le rapport avec Morgan est plus ambigu : tout en reconnaissant sa bravoure et son panache, il lui déclare une guerre à mort pour venger le meurtre (manqué) de lord Tanlay, et sera d'ailleurs l'artisan de sa fin. Morgan, de son côté, éprouve des sentiments fraternels à son égard, dus au lien secret qui les unit.*

*Comme dans les romans de chevalerie, les héros rivalisent de bravoure et de générosité, surtout du côté des Blancs : Morgan protège le frère de sa bien-aimée, et le déclare sacré aux compagnons, fût-ce au péril de leur vie. Cadoudal protège également Roland et le reçoit comme un hôte de marque. Le repas des deux hommes avant la bataille, buvant dans le même verre, sonne comme un rappel de la chevalerie antique : Roland et Cadoudal sont des adversaires qui se comportent comme des frères d'armes. Lord Tanlay n'est pas en reste, vis-à-vis de Morgan, qu'il refuse de dénoncer, et de Roland, sur lequel il s'abstient de tirer lors du duel qui les oppose, en risquant délibérément sa vie. Roland d'ailleurs agit de même, espérant mourir de la main de son ami.*

1. Leur rencontre est racontée dans *Les Blancs et les Bleus*.

*Ces personnages sont aussi profondément romantiques : Roland et Morgan, nimbés d'une aura tragique, souffrent chacun d'une fêlure intime et se sentent condamnés. Morgan est prisonnier de son engagement et de sa vengeance, qui l'obligent à renoncer à son amour. Roland, marqué par une fatalité qui n'est explicitée que dans un texte annexe, court désespérément au-devant de la mort. Au-delà de la justification romanesque, ils traduisent, chacun à sa manière, la difficulté de changer de monde. Morgan pressent que le monde ancien, auquel il appartient, est inéluctablement condamné. Roland, même s'il voue une admiration sans borne au premier consul, perd ses illusions sur le monde nouveau en gestation, entaché par trop d'atrocités et de divisions.*

*Un même désenchantement, quoique moins radical, ronge lord Tanlay, l'Anglais spleenatique venu tout droit des récits de voyage. C'est évidemment un choix significatif que d'avoir fait d'un Anglais le meilleur ami du républicain Roland, dans une période où l'Angleterre représente pour la France du Consulat l'ennemi héréditaire. Mais lord Tanlay, intermédiaire habile entre Bonaparte et lord Grenville, ne joue dans l'Histoire et la politique qu'un rôle de second plan. Son mal est d'ordre métaphysique ; il est « le touriste, le voyageur superficiel, le Juif errant de la civilisation » (p. 175). Le tourisme n'est qu'un dérisoire succédané des expéditions armées ; la vie de John Tanlay, l'éternel spectateur désengagé, s'apparente au vide absolu.*

## La gloire des vaincus

*Chouans bretons et compagnons de Jéhu sont les perdants de l'Histoire. Ce sont pourtant leurs actions d'éclat, bien plus que celles des Bleus (mis à part le*

*passage des Alpes et la bataille de Marengo<sup>1</sup>), qui suscitent l'admiration du lecteur. L'attaque de la diligence de Genève met en évidence la courtoisie chevaleresque des compagnons, qui portent secours à Mme de Montrevel évanouie, ce qui causera leur perte. L'assaut de la malle de Chambéry se prépare sur le mode comique (un des « brigands » soûle et soudoie le postillon pour prendre sa place), puis s'exécute dans un registre plus épique, au cours d'une chevauchée fantastique. Triomphant avec une facilité déconcertante, les compagnons ridiculisent Roland, le représentant du pouvoir. Même leur défaite finale, pleine d'héroïsme et de panache, l'oblige à s'incliner devant la reddition chevaleresque de Morgan, désireux de partager le sort de ses amis<sup>2</sup> : « Je crois, Dieu me pardonne [...], que le beau côté de l'affaire restera jusqu'au bout à ces bandits ! » (p. 637).*

*Chevalerie et générosité se retrouvent également du côté chouan : juste avant la bataille du pont du Loc'h, voyant que les effectifs de son adversaire républicain, le général Harty, sont inférieurs aux siens, Cadoudal retire deux cents de ses hommes pour égaliser les forces, puis, à l'issue des combats, fait évacuer les prisonniers et les blessés des rangs ennemis. Enfin, il rend hommage à l'adversaire malheureux, affirmant qu'« une semblable défaite est aussi glorieuse qu'une victoire » (p. 458). On notera d'ailleurs que Dumas présente comme une victoire éclatante des chouans un épisode dont le résultat fut en fait très ambigu, les Bleus ayant réussi à se sortir de leur encerclement malgré de lourdes pertes.*

*Le panache des royalistes de l'Ouest ou de l'Est*

1. Ces passages ne figurent d'ailleurs pas dans l'édition pré-originale en feuillets (voir la Notice, p. 771).

2. En cela, Morgan se conduit comme le Girondin Gensonné, et non pas comme le brigand Laurent, que Roland évoque au chapitre XI.

*n'implique nullement l'idéalisation de leur cause ni de leur prétendant, c'est-à-dire le futur Louis XVIII. Le roman se situe précisément à ce moment charnière où le comte de Provence hésite entre plusieurs stratégies. Voulant en finir avec la guerre civile, il a d'abord pensé gagner le combat sur le plan électoral ; le coup d'État du 18 fructidor a marqué la fin de cette option. S'imaginant, après le 18 brumaire, que Bonaparte pourrait le rétablir sur son trône, il lui propose une « paix des braves » avec un haut commandement à la clé, alors qu'il n'est pas en position d'imposer quoi que ce soit. Il ne soutient donc plus vraiment la lutte que ses partisans mènent en son nom. C'est paradoxalement pour ce personnage dépourvu de tout prestige que les chouans comme les compagnons enchaînent les batailles glorieuses et les actions d'éclat. L'ingratitude des princes, thème souvent développé dans les romans de Dumas, trouve là son ultime déclinaison. Comme le dit l'un d'eux :*

« Et quand on pense que c'est pour des princes qui ne savent pas même notre nom, et qui, s'ils le savaient un jour, l'auraient oublié le lendemain du jour où ils l'auraient su, qu'à trois heures du matin, nous nous promenons dans une grotte, que nous passons sous des rivières, et que nous allons coucher je ne sais où, avec la perspective d'être pris, jugés et guillotins un beau matin ; sais-tu que c'est stupide, Morgan ? » (p. 527).

*Cette acceptation du martyr, non dénuée de mélancolie, renforce le prestige de ceux qui servent une cause qu'ils savent perdue, à l'instar de Morgan :*

« Soyons fidèles toujours, soyons dévoués tant que nous pourrons, messieurs, et prions le ciel qu'il fasse ingrats ceux auxquels nous nous dévouons, et

nous aurons, croyez-moi, la belle part dans l'histoire de nos guerres civiles » (p. 152).

*Plus qu'à une forme d'ultracisme avant la lettre, le roman rend hommage à une fidélité sans faille qui soutient un principe au-delà des hommes chargés de l'incarner.*

*Le véritable héros de la contre-révolution est en fait Cadoudal, le fameux Jéhu pour lequel œuvrent les compagnons. Comme Bonaparte, il mobilise non seulement le récit romanesque mais aussi des sources historiographiques<sup>1</sup>. Au couple de fiction formé par Roland et Morgan répond le diptyque Cadoudal-Bonaparte, dont l'opposition se manifeste d'emblée par leur type physique et psychologique : d'un côté, Bonaparte, l'homme du Midi, avec ses « cheveux noirs séparés sur le milieu du front, plats et tombant le long des tempes », son « teint basané », ses « lèvres minces », ses « yeux de faucon que Dante donne à César » (p. 64) ; de l'autre, Cadoudal, l'homme du Nord, avec ses « beaux cheveux blonds », ses « grands yeux bleus », son « expression [...] franche et joyeuse » (p. 402) et sa propension toute bretonne à l'entêtement. Au-delà de ces portraits contrastés, leurs stratégies sont radicalement différentes. Bonaparte procède par intrigues et manœuvres, Cadoudal est un héros combattant, comme le montre le titre ironique du chapitre XXXIV (« La diplomatie de Georges Cadoudal ») qui relate l'épisode de la bataille du pont du Loc'h, illustrant une démonstration par l'exemple plutôt que des tractations tortueuses. Constamment héroïsé sous*

1. Voir les *Mémoires de Jean Rohu, lieutenant de Cadoudal*, Nantes, 1857, et les *Lettres sur la chouannerie et sur les chouans du Bas-Maine* de Jacques Duchemin des Cépeaux, Paris, Imprimerie royale, 1825-1827.

*le feu des projecteurs, qu'il soit « debout et immobile comme une statue équestre » (p. 452), ou plongé au milieu de la mêlée<sup>1</sup>, « pareil au démon de la guerre, invulnérable et acharné comme lui » (p. 454), il prend une dimension fabuleuse, encore renforcée par l'issue de la bataille, qui se termine sur son geste de clémence et de magnanimité envers les prisonniers. L'habileté de Dumas consiste à donner à voir son prestige par les yeux de Roland ; c'est sa propre tendance à l'idolâtrie que l'adorateur de Bonaparte reconnaît dans la mentalité des chouans :*

Supposez un de ces Juifs de Judas Macchabée, adorateur de Jéhova, l'ayant, depuis son enfance, entendu appeler le Roi des rois, le Dieu fort, le Dieu vengeur, le Dieu des armées, l'Éternel, enfin, et se heurtant tout à coup au mystérieux Osiris des Égyptiens ou au foudroyant Jupiter des Grecs (p. 437).

*« Titan révolté », Cadoudal est revêtu d'une indéniable grandeur, incarnant l'amour inconditionnel pour son pays et la fidélité à une cause, fût-elle perdue. Mais cette loyauté a quelque chose d'anachronique dans un moment décisif qui va enregistrer le triomphe de l'ambiguïté. Le problème de Cadoudal est d'ordre temporel, et se résume par un paradoxe. Homme du passé, qui considère la France de 1800 au prisme de l'Angleterre de la restauration des Stuart, avec Bonaparte dans le rôle de Monck, il a aussi le malheur d'avoir raison trop tôt, quinze ans avant la Restauration. Tout cela revient finalement au même : Cadoudal n'est pas l'homme du moment*

1. Contrairement à Bonaparte, qui, lors de la bataille de Marengo (chap. LVI), observe et supervise les opérations.

*et n'incarne pas son époque, d'où sa défaite à venir. Bonaparte et lui illustrent une réflexion sur le grand homme et l'homme providentiel tels que les a pensés le XIX<sup>e</sup> siècle.*

## Bonaparte, ombre et lumière

Les Compagnons de Jéhu *se charge en effet d'une forte portée historique et politique, qui n'étouffe pas pour autant le romanesque, et cet équilibre est d'ailleurs l'une des grandes réussites de Dumas. Cette dimension est présente dès l'Avant-propos axé autour de l'histoire d'Avignon du Moyen Âge à la Terreur blanche, puis réactivée et développée dans le chapitre XXXVI, dans lequel Dumas explicite sa démarche. Que cette mise au point se situe au beau milieu du roman (et non dans une préface) est extrêmement significatif, comme si le romancier, emporté par l'action, ne se rappelait qu'après coup son projet. Déjà formulé dans La Comtesse de Charny, il est réaffirmé ici : « instruire et amuser », avec priorité donnée à « l'instruction » sur « l'amusement ». Il s'agit en effet d'apprendre aux Français leur Histoire, avec objectivité : Dumas se compare à l'« un de ces présidents de jury qui, impartialement, résument les débats et laissent les jurés prononcer le jugement. Le livre, c'est le résumé. Les lecteurs, c'est le jury » (p. 468-469). Le défi est de taille : le personnage central des Compagnons de Jéhu est en effet Bonaparte, qui ne laisse personne indifférent, et Dumas moins que les autres. C'est une figure omniprésente dans son œuvre, de Napoléon Bonaparte (1831) au Chevalier de Sainte-Hermine (1869). Lié à l'histoire paternelle, Napoléon est pour le romancier une figure très ambiguë. L'empereur à la destinée épique est aussi un ingrat qui a laissé mourir dans*



la gêne le général Dumas, comme le rappelle son fils : « Le mal que Bonaparte a fait à ma famille me rend peut-être injuste pour Napoléon<sup>1</sup>. » La brouille entre les deux hommes remonte à l'expédition d'Égypte, dont le général Dumas a critiqué le bien-fondé. À son retour en France, en disgrâce et appauvri, il voit son ancien chef devenu premier consul, puis consul à vie, avant de se couronner empereur, trahison impardonnable pour un fervent républicain.

Centré sur l'instauration du Consulat, Les Compagnons de Jéhu réserve à Bonaparte un double traitement. Sur le plan romanesque, il est vu sous un angle favorable, comme un homme capable de susciter des dévouements inconditionnels, ce que montrent ses liens avec Roland. C'est aussi un promoteur de la réconciliation nationale, fût-ce avec ses ennemis irréductibles, comme Cadoudal. Le roman insiste enfin sur sa hauteur de vue, qu'il oppose à l'aveuglement du comte de Provence, futur Louis XVIII ; alors que celui-ci ne peut imaginer qu'une vieille combinaison, en le considérant comme un autre Monck, Bonaparte, lui, veut inventer et incarner une nouvelle Histoire. En tant que personnage historique, il fait l'objet d'une approche plurielle, que Dumas construit à partir de Mémoires ou de témoignages de l'époque, reproduisant des entretiens, des proclamations et des discours. Ce n'est plus « son » personnage, mais un puzzle fabriqué à partir de Bourrienne, de Gohier et du Moniteur, qui s'intègre d'ailleurs très bien au romanesque. Ce Bonaparte « historique » apparaît avec l'épisode crucial du 18 brumaire, dans les chapitres XX-XXIV, coupés dans l'édition pré-originale en feuilletons, mais pas dans l'édition en volumes, ce qui laisse penser que le choix du Journal pour tous obéit à des considérations

1. Mes Mémoires (chap. CLXV).

*autres que politiques*<sup>1</sup>. Ces pages ne sont d'ailleurs pas un témoignage à charge. Elles montrent tout simplement les coulisses d'un coup d'État : manœuvres d'approches, tractations, ruses... Rien de particulièrement glorieux, mais rien d'ignoble ni de sanglant non plus. Le terme de « coup d'État » n'est d'ailleurs jamais prononcé. Le changement de régime semble se dérouler avec une facilité déconcertante<sup>2</sup>, favorisé par la décomposition interne du Directoire. Bonaparte sauve-t-il ou enterre-t-il la République ? Question épineuse s'il en est, qui ne reçoit pas de réponse tranchée. Au lecteur de juger (« Les lecteurs, c'est le jury ») en se fondant sur un texte qui se veut objectif, multipliant les citations, donnant la parole au principal intéressé autant qu'à ses opposants comme Bernadotte, qui réfute la thèse bonapartiste justifiant le coup d'État par le gouvernement désastreux du Directoire<sup>3</sup>.

Au-delà de cette relation heure par heure, le roman se charge d'une portée plus large en esquissant une projection vers un avenir connu de tous. La facilité de la prise du pouvoir est trompeuse et donne au premier consul l'illusion que rien ne lui résistera. L'instauration du Consulat est le premier acte d'un drame qui finit mal ; le succès dans cette première étape annonce une ascension, mais aussi une chute. Contrairement à certains historiens de l'époque qui jugent favorablement le régime et considèrent que les problèmes ultérieurs de l'Empire s'expliquent par une politique extérieure désastreuse, Dumas voit dans ces prémices les signes de la fatalité, comme le montre cette image

1. Voir à ce sujet la Notice, p. 771.

2. On notera que Dumas fait l'ellipse des événements (mouvementés) du 19 brumaire à Saint-Cloud.

3. Bernadotte justifie en fait surtout le bilan militaire du Directoire, traduisant le souci de Dumas de rendre hommage aux armées de la République.

*en point d'orgue qui conclut le chapitre XXIII (« Alea jacta est ») :*

Et, courbé sur son cheval, comme c'était son habitude, sa main gauche tenant les rênes lâches, son poignet droit appuyé sur sa cuisse, la tête inclinée, le front rêveur, le regard perdu, il fit les premiers pas sur cette pente glorieuse et fatale à la fois qui devait le conduire au trône... et à Sainte-Hélène (p. 316).

*Après le coup d'État, c'est la vie quotidienne du premier consul qui est dépeinte quelques pages plus loin. Là encore, il ne s'agit ni d'un portrait au vitriol ni d'une hagiographie, mais d'une chronique, largement redevable à Bourrienne<sup>1</sup>, qui relate le cours des jours dans leur banalité. La vie au Luxembourg est bien réglée, presque bourgeoise ; le grand homme, comme tout le monde, souffre de petits problèmes physiques, de manies et de tics, connaît quelques soucis domestiques ; Bonaparte « en robe de chambre » n'a rien de spécialement héroïque. Mais il ne se réduit pas non plus à l'évocation de ses habitudes. Malgré son titre (« Sculpture et peinture »), ce chapitre XXXVI qui prétend dresser le portrait de « l'homme du destin » récuse ceux des artistes de l'époque, tout juste mentionnés. Il ne s'agit donc pas de tableaux et de statues, figés et statiques, mais d'une peinture sous une multitude de prismes : pour reproduire le mouvement et l'évolution, le narrateur se propose de fixer avec sa plume « ces traits que le pinceau ne peut traduire, la physionomie que le bronze ni le marbre ne peuvent fixer » (p. 471).*

1. Il faut préciser que les rapports entre Bourrienne et Napoléon, d'abord très proches, se sont ensuite aigris, si bien que ce témoignage est parfois sujet à caution. Mais cette réserve ne vaut pas pour les chapitres cités ici.

*L'écriture doit donc suppléer aux impasses des beaux-arts et livrer l'essence, la vérité du personnage sub specie aeternitatis : définir le rôle de Napoléon dans l'Histoire en dépassant le personnage de Bonaparte. Cette réflexion se prolonge au chapitre XLII, qui voit le premier consul préparer son emménagement aux Tuileries, la résidence des rois. Son « imperceptible sourire » devant l'écrêteau proclamant l'abolition de la royauté signifie-t-il qu'il a conscience de la gigantesque duperie qui se prépare ? Hypothèse probable, mais le texte insiste surtout sur la construction de son image pour la postérité. Les statues qu'il sélectionne à cette occasion détaillent les modèles qu'il se donne : Alexandre, Démosthène, Cicéron, Caton, Brutus, César, c'est-à-dire de grands orateurs et chefs de guerre de l'Antiquité ; des représentants de la démocratie athénienne, de la République romaine et des conquérants. La France moderne et contemporaine n'est pas oubliée, avec, entre autres, le Grand Condé, le maréchal de Saxe et Joubert, dont on sait qu'il était le premier choix de Sieyès pour renverser le Directoire. Le sens de ces références est clair : Bonaparte entend représenter une synthèse de tout ce que l'Histoire a présenté de plus brillant. Le chapitre suivant le met en parallèle avec Washington (qui vient de mourir), comme pour conjurer la contradiction que représente l'emménagement d'un consul républicain dans le palais des rois. L'hommage rendu au promoteur de la démocratie américaine, au cours d'une cérémonie toute militaire, est aussi une très habile opération de communication, censée mettre sur le même pied les deux créateurs de régime.*

*En fait, Napoléon, dans la perspective que Dumas a développée dès Gaule et France (1833), et qu'il reprend ensuite dans Les Mohicans de Paris, illustre une théorie de l'homme providentiel, représentant une étape*

*incontournable pour l'accession de la France à la démocratie et à la liberté :*

Trois hommes, selon nous, ont été choisis de toute éternité dans la pensée de Dieu, pour accomplir l'œuvre de la régénération : César, Karl le Grand et Napoléon. [...]

César, *païen*, préparant le christianisme.

Karl le Grand, *barbare*, préparant la civilisation.

Napoléon, *despote*, préparant la liberté<sup>1</sup>.

*Cette philosophie de l'Histoire s'inspire de Hegel, que Dumas ne lut sans doute pas directement, mais dont Victor Cousin diffusa largement les idées dans son cours au Collège de France des années 1827-1829<sup>2</sup>. Grand admirateur de Napoléon en qui il voyait « l'âme du monde » (Weltgeist) « assis sur son cheval<sup>3</sup>», Hegel le considère comme l'homme providentiel du siècle, c'est-à-dire l'instrument d'une Histoire obéissant à un plan préétabli mais caché. Son système résume chaque époque en une « idée », le Zeitgeist ou l'esprit du temps, qui s'incarne dans un homme chargé à son insu de réaliser ce dessein. L'Histoire progressant de façon dialectique, le triomphe du grand homme ne peut être que temporaire, débouchant ensuite sur sa défaite ou son éviction dans la mesure où il ne représente qu'une étape destinée à être dépassée.*

*Les idées de Hegel ont été reprises par les historiens français du XIX<sup>e</sup> avec des variantes : ainsi le*

1. Alexandre Dumas, *Gaule et France*, Paris, Garnier, « Classiques », 2015 (« Épilogue », p. 39). Dumas reprend ce texte presque mot pour mot dans le chapitre CXCVII des *Mohicans de Paris*, Paris, Gallimard, « Quarto », 1998.

2. Voir à ce sujet Alice Gérard, « Le grand homme et la conception de l'Histoire au XIX<sup>e</sup> siècle », *Romantisme*, n° 100, 1998, p. 31-48.

3. Lettre à Niethammer, 13 octobre 1806.

*Zeitgeist peut-il devenir Dieu, ou la Providence (c'est dans cette ligne que Dumas se situe). Les différents courants ne s'accordent pas non plus forcément sur les exemples à mobiliser. Pour Guizot ou Comte, il faut distinguer ceux qui font avancer le monde vers plus de civilisation, comme César et Charlemagne, et ceux qui sont des « fléaux stériles », comme Napoléon, multipliant des guerres de conquêtes anachroniques dans une époque qui demanderait une autre évolution. Mais Hegel et Cousin considèrent que la guerre est un moyen de progression. Sans doute l'admiration de Dumas pour l'épopée militaire napoléonienne l'a-t-il fait pencher de ce côté.*

*Affirmant l'inéluctabilité de l'Histoire et son imperméabilité au jugement moral, le courant hégélien (et plus encore dans la version de Cousin) a souvent été présenté comme une version moderne et occidentalisée du fatalisme. Dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle, ces idées pouvaient résonner comme une caution accordée à un pouvoir fort, mais fort peu démocratique. Dumas, conscient de cette récupération potentielle, multiplie les garde-fous. D'abord, l'Histoire n'est pas mue par une obscure nécessité, mais guidée par Dieu, dont la Providence conduit le monde. Son terme ultime est l'affirmation de la liberté humaine, et non pas l'établissement d'un appareil d'État écrasant. Enfin, s'il est légitime que les grands personnages historiques suscitent l'admiration générale, les contemporains sont invités à bien dissocier les hommes et les idées. Comme l'explique l'un des personnages des *Mohicans de Paris*<sup>1</sup>, il faut s'extraire du culte du héros*

1. *Les Mohicans de Paris* (chap. CXVI : « L'idée et l'homme » et chap. CXVII : « César, Charlemagne et Napoléon »). La rédaction des deux romans s'étale sur les mêmes années.

*pour s'attacher à la finalité qui le dépasse, fût-ce dans la contradiction. C'est là sans doute qu'il faut chercher le sens du problème intime qui ronge Roland de Montrevel dans son « abnégation presque orientale » pour Bonaparte. Son émasculatation (pudiquement camouflée sous un anévrisme) traduit à la fois son incapacité à accomplir ce dépassement et la stérilité d'une idolâtrie qui se révèle une impasse.*

« Voilà le sang du maréchal Brune »

*Pourquoi un roman consacré à l'instauration du Consulat s'ouvre-t-il par une évocation de l'histoire d'Avignon, du Moyen Âge à la Révolution ? Loin d'être anecdotique, le lien se révèle puissamment symbolique. Dumas choisit de faire démarrer l'action à Avignon parce que la ville représente une version en modèle réduit de l'Histoire de France, marquée par d'incessants affrontements religieux et politiques ; c'est un concentré d'atrocités, qui débordent du champ romanesque, jusqu'à l'assassinat du maréchal Brune, son parrain, victime de la vindicte populaire le 2 août 1815. L'écrivain fait le lien entre le passé et le présent : « Et je me sens alors pris d'une profonde tristesse et je me mets à écrire » (p. 41). Manier à la fois « le burin de l'historien » et « la plume du romancier » permet de s'élever au-dessus de la mêlée et de prêcher la réconciliation nationale en délivrant une vision de l'Histoire à la fois critique et unificatrice, sous bénéfice d'inventaire.*

*Il s'agit en effet de concilier la préservation de l'idéal révolutionnaire et la dénonciation de la Terreur, qui fait l'objet de plusieurs développements. L'évocation de la jeunesse royaliste qui se réunit lors de « bals des victimes » met l'accent sur le traumatisme collectif et le*

défolement qui s'ensuit. L'habileté de Dumas consiste à faire condamner par le républicain Roland non seulement la réaction thermidorienne à Bourg, mais aussi les épisodes de la Terreur, emprisonnements arbitraires et exécutions de masse. Il rappelle aussi l'intention des révolutionnaires de démolir l'église de Brou, sauvée in extremis grâce au maire qui la transforme en grange à foin. Son discours véhément suscite la perplexité de lord Tanlay qui s'interroge sur les sentiments républicains de son nouvel ami. Mais, plus largement, ce qui suscite l'ire de Roland, c'est la tabula rasa, la destruction délibérée de tous les repères spatio-temporels privant les individus de leurs racines :

« Je trouve que janvier, février et mars, tout mythologiques qu'ils étaient, valaient bien nivôse, pluviôse et ventôse. Je ne comprends pas pourquoi, lorsqu'on s'appelait Antoine ou Chrysostome en 1789, on s'appelle Brutus ou Cassius en 1793. Ainsi, tenez, milord, voilà une honnête rue qui s'appelait la rue des Halles ; cela n'avait rien d'indécent ni d'aristocrate, n'est-ce pas ? Eh bien, elle s'appelle aujourd'hui [...] la rue de la Révolution » (p. 188).

Roland représente donc le républicain idéal, de noble naissance et proche du peuple, tourné vers l'avenir mais respectueux du passé, émissaire d'un pouvoir qui vise à arrêter les conflits fratricides. Sa mission en Bretagne lui donne l'occasion d'apprendre de la bouche de Cadoudal les excès auxquels se sont livrés les commissaires du peuple, en particulier le sinistre Thomas Millière, toujours accompagné de sa guillotine, que les chouans mettent à mort par représailles. On le voit, le témoignage à charge vise davantage les excès commis par les Bleus que ceux des Blancs. Bonaparte est cependant dédouané ; à Roland qui s'exclame : « Il est impossible [...] que, sous le premier consul, on



fasse cette sorte de guerre », Cadoudal répond : « Ah ! entendons-nous bien, colonel ; je ne vous dis pas que c'est le premier consul qui la fait, je vous dis qu'elle se fait en son nom » (p. 417).

Pour dénoncer l'absurdité et l'horreur de la guerre civile, rien de tel qu'une histoire d'amour qui finit mal, comme celle d'Amélie de Montrevel et Charles de Sainte-Hermine. C'est un motif que Dumas affectionne particulièrement ; une de ses premières nouvelles, *Blanche de Beaulieu*, met en scène un chef républicain et une jeune Vendéenne, qu'on retrouve dans *La Rose rouge* ; la même configuration est encore exploitée dans *Le Chevalier de Maison-Rouge*. En général, c'est la femme qui appartient au camp royaliste et l'homme au camp républicain. Ici, c'est le contraire, mais le résultat est le même et l'échafaud sert de sinistre conclusion. Malgré tout, le rêve de réconciliation persiste, notamment chez Roland qui, évoquant un duel où il a tué malgré lui un jeune royaliste, exprime son regret : « J'aime instinctivement les gens braves ; si je n'avais pas tué M. de Barjols, j'aurais voulu être son ami » (p. 181). Même état d'esprit chez Cadoudal, qui lui propose un toast avant une bataille décisive : « Nous boirons à la santé de notre mère commune, la France ; nous la servons chacun avec un esprit différent, mais, je l'espère, avec un même cœur » (p. 415). Conscient de l'horreur de la guerre civile, le chef breton déplore de n'avoir « point, cette fois, affaire à des Anglais » (p. 448). Mais même ceux-ci peuvent être compris dans cette volonté de réconciliation, ce dont témoigne l'amitié de Roland et de John Tanlay : « On se bat, on se tue, on s'extermine sur le champ de bataille ; mais cela n'empêche point qu'on se serre la main lorsqu'on se rencontre en terre neutre » (p. 89).

« Décidément, il faut que ces quatre hommes soient

à moi<sup>1</sup> », disait Richelieu à propos des Mousquetaires. C'est exactement la position que le roman prête à Bonaparte, présenté comme un grand artisan de la réconciliation nationale. Il s'agit d'abord de restaurer la paix religieuse et de mettre fin à la guerre de Vendée. Reconnaisant la valeur de l'adversaire et désirant « avoir pour [lui] tous les gens de cœur », il fait des offres de paix à Cadoudal, illustrant une idée omniprésente dans les romans de Dumas, celle du ralliement au-delà des partis : « Écoutez, Georges [...], j'ai besoin d'hommes énergiques pour accomplir l'œuvre que j'entreprends. Voulez-vous être des miens ? » (p. 638). Mais il ne se limite pas à proposer à Cadoudal le même marché que le comte de Provence. Au-delà de l'offre d'un commandement élevé, il se réclame d'un nouveau système où « les hommes n'existent que par leurs œuvres » (p. 643), et qui selon lui remplacera avantageusement l'ancien, régi par les questions de castes. Idéalisant les rapports entre le premier consul et le chef chouan, dont la haine réciproque est bien connue, le romancier suscite chez le lecteur l'interrogation et l'aspiration à une histoire différente, débarrassée des antagonismes et des luttes fratricides, une histoire imaginaire mais pas inconcevable. Ce changement de perspective s'allie au rejet du manichéisme : il n'y a pas des bons et des méchants, mais seulement des gagnants et des perdants, et les rôles auraient pu être inversés. La volonté de Dumas de réconcilier les deux France, celle qui se revendique de la Révolution et celle qui la refuse, passe par la construction d'un roman national intégrant toutes les sensibilités et tous les positionnements.

1. *Les Trois Mousquetaires*, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1962 et 2001 (chap. XLVII : « Le conseil des Mousquetaires »).

*Ce rapprochement apparaît de plus en plus nécessaire dans une Histoire animée de soubresauts dangereux. L'éphémère II<sup>e</sup> République a donné lieu à des épisodes rappelant les heures sombres de la Terreur. Le 15 mai 1848, dans une scène évoquant le 1<sup>er</sup> prairial de l'an IV, des bandes conduites par Blanqui envahissent l'Assemblée nationale et réclament « comme une chose qui manque à la république démocratique, la guillotine, l'infâme autel de 93, qu'on croyait aboli, noyé, submergé dans le sang<sup>1</sup> ». Quelques semaines plus tard, lors des tragiques journées de juin, le divorce entre la république sociale et la république modérée est consommé. L'Histoire se répète-t-elle ? Un demi-siècle après le 18 brumaire, les troubles sont réprimés par un autre Napoléon, qui, par le biais électoral, devient président puis prince-président, avant de se nommer empereur et de ressusciter – du moins dans son appellation – un régime disparu, dans un étrange alliage d'habillage démocratique et de coup d'État. Après avoir manifesté son opposition en s'exilant à Bruxelles<sup>2</sup>, Dumas se lasse et finit par se réinstaller à Paris fin 1853. S'il est loin d'être un enthousiaste de l'empereur et de l'Empire, il s'en accommodera : la priorité est d'empêcher de nouveaux déchirements. La voie politique, vers laquelle il s'est tourné un instant, n'a pas donné les résultats escomptés<sup>3</sup>. Reste ce qu'il*

1. « Le 15 mai. Le 1<sup>er</sup> prairial », dans *La Liberté. Journal des peuples*, 21 mai 1849 (cité dans 1848. Alexandre Dumas dans la Révolution, Cahiers Alexandre Dumas n° 25, Amiens, Encrage, 1989).

2. Cet exil est d'ailleurs essentiellement dû à des raisons financières ; ruiné, Dumas fuit pour éviter la contrainte par corps.

3. Candidat aux législatives partielles de 1848 dans l'Yonne, Dumas est battu à chaque fois.

*maîtrise le mieux : le roman. Et avec Les Compagnons de Jésus, mélange flamboyant d'histoire, de réflexion et d'épopée, qui remplace avantageusement les professions de foi et déclarations diverses, Dumas trouve sa manière à lui d'incarner le grand modèle du siècle, l'écrivain-prophète et rassembleur.*

ANNE-MARIE CALLET-BIANCO

LES COMPAGNONS  
DE JÉHU



## AVANT-PROPOS

### LA VILLE D'AVIGNON

Je ne sais si l'avant-propos que nous allons mettre sous les yeux du lecteur est bien utile, et cependant nous ne pouvons résister au désir d'en faire, non pas le premier chapitre, mais la préface de ce livre.

Plus nous avançons dans la vie, plus nous avançons dans l'art, plus nous demeurons convaincu que rien n'est abrupt et isolé, que la nature et la société marchent par déduction et non par accident, et que l'événement, fleur joyeuse ou triste, parfumée ou fétide, souriante ou fatale, qui s'ouvre aujourd'hui sous nos yeux, avait son bouton dans le passé et ses racines parfois dans les jours antérieurs à nos jours, comme elle aura son fruit dans l'avenir.

Jeune, l'homme prend le temps comme il vient, amoureux de la veille, insoucieux du jour, s'inquiétant peu du lendemain. La jeunesse, c'est le printemps avec ses fraîches aurores et ses beaux soirs ; si parfois un orage passe au ciel, il éclate, gronde et s'évanouit, laissant le ciel plus azuré, l'atmosphère plus pure, la nature plus souriante qu'auparavant.

À quoi bon réfléchir aux causes de cet orage qui passe rapide comme un caprice, éphémère comme une fantaisie ? Avant que nous ayons le mot de l'énigme météorologique, l'orage aura disparu. Mais

il n'en est point ainsi de ces phénomènes terribles qui, vers la fin de l'été, menacent nos moissons ; qui, au milieu de l'automne, assiègent nos vendanges : on se demande où ils vont, on s'inquiète d'où ils viennent, on cherche le moyen de les prévenir.

Or, pour le penseur, pour l'historien, pour le poète, il y a bien un autre sujet de rêverie dans les révolutions, ces tempêtes de l'atmosphère sociale qui couvrent la terre de sang et brisent toute une génération d'hommes, que dans les orages du ciel qui noient une moisson ou grêlent une vendange, c'est-à-dire l'espoir d'une année seulement, et qui font un tort que peut, à tout prendre, largement réparer l'année suivante, à moins que le Seigneur ne soit dans ses jours de colère.

Ainsi autrefois, soit oubli, soit insouciance, ignorance peut-être, – heureux qui ignore ! malheureux qui sait ! – autrefois j'eusse eu à raconter l'histoire que je vais vous dire aujourd'hui, que sans m'arrêter au lieu où se passe la première scène de mon livre, j'eusse insoucieusement écrit cette scène, j'eusse traversé le Midi comme une autre province, j'eusse nommé Avignon comme une autre ville.

Mais aujourd'hui il n'en est pas de même ; j'en suis, non plus aux bourrasques du printemps, mais aux orages de l'été, mais aux tempêtes de l'automne. Aujourd'hui, quand je nomme Avignon, j'évoque un spectre, et, de même qu'Antoine, déployant le linceul de César, disait : « Voici le trou qu'a fait le poignard de Casca, voici celui qu'a fait le glaive de Cassius, voici celui qu'a fait l'épée de Brutus<sup>1</sup> », je dis, moi, en voyant le suaire sanglant de la ville papale : « Voilà le sang des Albigeois ; voilà le sang des Cévenols<sup>2</sup> ; voilà le sang des républicains ; voilà le sang des royalistes ; voilà le sang de Lescuyer ; voilà le sang du maréchal Brune<sup>3</sup>. »



Et je me sens alors pris d'une profonde tristesse et je me mets à écrire ; mais, dès les premières lignes, je m'aperçois que, sans que je m'en doutasse, le burin de l'historien a pris, entre mes doigts, la place de la plume du romancier.

Eh bien, soyons l'un et l'autre ; lecteur, accordez les dix, les quinze, les vingt premières pages à l'historien, le romancier aura le reste.

Disons donc quelques mots d'Avignon, lieu où va s'ouvrir la première scène du nouveau livre que nous livrons au public. Peut-être, avant de lire ce que nous en dirons, est-il bon de jeter les yeux sur ce qu'en dit son historien national, François Nougier<sup>1</sup>.

« Avignon, dit-il, ville noble pour son antiquité, agréable pour son assiette, superbe pour ses murailles, riante pour la fertilité du sol, charmante pour la douceur de ses habitants, magnifique pour son palais, belle pour ses grandes rues, merveilleuse pour la structure de son pont, riche pour son commerce et connue par toute la terre. »

Que l'ombre de François Nougier nous pardonne, si nous ne voyons pas tout à fait sa ville natale avec les mêmes yeux que lui. Ceux qui connaissent Avignon diront qui l'a mieux vue de l'historien ou du romancier.

Il est juste d'établir avant tout qu'Avignon est une ville à part, c'est-à-dire la ville des passions extrêmes ; l'époque des dissensions religieuses qui ont amené pour elle les haines politiques remonte au XII<sup>e</sup> siècle ; les vallées du mont Ventoux abritèrent, après sa fuite de Lyon, Pierre de Valdo et ses Vaudois<sup>2</sup>, les ancêtres de ces protestants qui, sous le nom d'Albigeois, côutèrent aux comtes de Toulouse, et qui valurent à la papauté les sept châteaux que Raymond VI possédait dans le Languedoc.

Puissante république gouvernée par des podestats,

Avignon refusa de se soumettre au roi de France. Un matin, Louis VIII, qui trouvait plus simple de se croiser contre Avignon, comme avait fait Simon de Montfort, que pour Jérusalem, comme avait fait Philippe-Auguste ; un matin, disons-nous, Louis VIII se présenta aux portes d'Avignon, demandant à y entrer, la lance en arrêt, le casque en tête, les bannières déployées, et les trompettes de guerre sonnantes.

Les bourgeois refusèrent ; ils offrirent au roi de France, comme dernière concession, l'entrée pacifique, tête nue, lance haute, et bannière royale seule déployée. Le roi commença le blocus ; ce blocus dura trois mois, pendant lesquels, dit le chroniqueur, les bourgeois d'Avignon rendirent aux soldats français flèches pour flèches, blessures pour blessures, mort pour mort.

La ville capitula enfin<sup>1</sup>. Louis VIII conduisait dans son armée le cardinal-légat Romain de Saint-Ange<sup>2</sup> ; ce fut lui qui dicta les conditions, véritables conditions de prêtre, dures et absolues.

Les Avignonnais furent condamnés à démolir leurs remparts, à combler leurs fossés, à abattre trois cents tours, à livrer leurs navires, à brûler leurs engins et leurs machines de guerre. Ils durent, en outre, payer une contribution énorme, abjurer l'hérésie vaudoise, entretenir en Palestine trente hommes d'armes parfaitement armés et équipés pour y concourir à la délivrance du tombeau du Christ. Enfin, pour veiller à l'accomplissement de ces conditions, dont la bulle existe encore dans les archives de la ville, il fut fondé une confrérie de pénitents qui, traversant plus de six siècles, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. En opposition avec ces pénitents qu'on appelle les pénitents Blancs, se fonda l'ordre des pénitents Noirs, tout imprégnés de l'esprit d'opposition de Raymond de

Toulouse. À partir de ce jour, les haines religieuses devinrent des haines politiques.

Ce n'était point assez pour Avignon d'être la terre de l'hérésie, il fallait qu'elle devînt le théâtre du schisme<sup>1</sup>. Qu'on nous permette, à propos de la Rome française, une courte digression historique ; à la rigueur, elle ne serait point nécessaire au sujet que nous traitons, et peut-être ferions-nous mieux d'entrer de plein bond dans le drame, mais nous espérons qu'on nous la pardonnera. Nous écrivons surtout pour ceux qui, dans un roman, aiment à rencontrer parfois autre chose que du roman.

En 1285, Philippe le Bel monta sur le trône. C'est une grande date historique que cette date de 1285. La papauté qui, dans la personne de Grégoire VII, a tenu tête à l'empereur d'Allemagne ; la papauté qui, vaincue matériellement par Henri IV<sup>2</sup>, l'a vaincu moralement ; la papauté est souffletée par un simple gentilhomme sabin, et le gantelet de fer de Colonna rougit la face de Boniface VIII<sup>3</sup>.

Mais le roi de France, par la main duquel le soufflet avait été réellement donné, qu'allait-il advenir de lui sous le successeur de Boniface VIII ? Ce successeur, c'était Benoît XI, homme de bas lieu, mais qui eût été un homme de génie peut-être, si on lui en eût donné le temps.

Trop faible pour heurter en face Philippe le Bel, il trouva un moyen que lui eût envié, deux cents ans plus tard, le fondateur d'un ordre célèbre<sup>4</sup>. Il pardonna hautement, publiquement à Colonna<sup>5</sup>. Pardonner à Colonna, c'était déclarer Colonna coupable ; les coupables seuls ont besoin de pardon. Si Colonna était coupable, le roi de France était au moins son complice.

Il y avait quelque danger à soutenir un pareil argument ; aussi Benoît XI ne fut-il pape que huit

mois. Un jour, une femme voilée, qui se donnait pour converse de Sainte-Pétronille à Pérouse, vint, comme il était à table, lui présenter une corbeille de figes. Un aspic y était-il caché, comme dans celle de Cléopâtre ? Le fait est que le lendemain le Saint-Siège était vacant.

Alors Philippe le Bel eut une idée étrange, si grande, qu'elle dut lui paraître d'abord une hallucination. C'était de tirer la papauté de Rome, de l'amener en France, de la mettre en geôle et de lui faire battre monnaie à son profit.

Le règne de Philippe le Bel est l'avènement de l'or. L'or, c'était le seul et unique dieu de ce roi qui avait souffleté un pape. Saint Louis avait eu pour ministre un prêtre, le digne abbé Suger ; Philippe le Bel eut pour ministres deux banquiers, les deux Florentins Biscio et Musciato.

Vous attendez-vous, cher lecteur, à ce que nous allons tomber dans ce lieu commun philosophique qui consiste à anathématiser l'or ? Vous vous tromperiez. Au XIII<sup>e</sup> siècle, l'or est un progrès. Jusque-là, on ne connaissait que la terre. L'or, c'était la terre monnayée, la terre mobile, échangeable, transportable, divisible, subtilisée, spiritualisée, pour ainsi dire. Tant que la terre n'avait pas eu sa représentation dans l'or, l'homme, comme le dieu Terme, cette borne des champs, avait eu les pieds pris dans la terre. Autrefois, la terre emportait l'homme ; aujourd'hui, c'est l'homme qui emporte la terre.

Mais l'or, il fallait le tirer d'où il était ; et où il était, il était bien autrement enfoui que dans les mines du Chili ou de Mexico. L'or était chez les juifs et dans les églises. Pour le tirer de cette double mine, il fallait plus qu'un roi, il fallait un pape. C'est pourquoi Philippe le Bel, le grand tireur d'or, résolut d'avoir un pape à lui.

Benoît XI mort, il y avait conclave à Pérouse ; les cardinaux français étaient en majorité au conclave. Philippe le Bel jeta les yeux sur l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got. Il lui donna rendez-vous dans une forêt près de Saint-Jean-d'Angély<sup>1</sup>. Bertrand de Got n'avait garde de manquer au rendez-vous. Ils y entendirent la messe, et au moment de l'élévation, sur ce Dieu que l'on glorifiait, ils se jurèrent un secret absolu. Bertrand de Got ignorait encore ce dont il était question. La messe entendue :

« Archevêque, lui dit Philippe le Bel, il est en mon pouvoir de te faire pape. »

Bertrand de Got n'en écouta point davantage, et se jeta aux pieds du roi.

« Que faut-il faire pour cela ? demanda-t-il.

— Me faire six grâces que je te demanderai, répondit Philippe le Bel.

— C'est à toi de commander et à moi d'obéir », dit le futur pape.

Le serment de servage était fait. Le roi le releva, le baisa sur la bouche et lui dit :

« Les six grâces que je te demande sont les suivantes :

» La première, que tu me réconcilies parfaitement avec l'Église, et que tu me fasses pardonner le méfait que j'ai commis à l'égard de Boniface VIII.

» La seconde, que tu me rendes, à moi et aux miens, la communion que la cour de Rome m'a enlevée.

» La troisième, que tu m'accordes les décimes du clergé, dans mon royaume, pour cinq ans, afin d'aider aux dépenses faites en la guerre de Flandre.

» La quatrième, que tu détruises et annules la mémoire du pape Boniface VIII.

» La cinquième, que tu rendes la dignité de cardinal à messires Jacopo et Pietro de Colonna.

» Pour la sixième grâce et promesse, je me réserve de t'en parler en temps et lieu. »

Bertrand de Got jura pour les promesses et grâces connues et pour la promesse et grâce inconnue. Cette dernière, que le roi n'avait osé dire à la suite des autres, c'était la destruction des Templiers.

Outre la promesse et le serment faits sur le *corpus Domini*, Bertrand de Got donna pour otages son frère et deux de ses neveux. Le roi jura de son côté qu'il le ferait élire pape.

Cette scène se passant dans le carrefour d'une forêt, au milieu des ténèbres, ressemblait bien plus à une évocation entre un magicien et le démon, qu'à un engagement pris entre un roi et un pape. Aussi, le couronnement du roi, qui eut lieu quelque temps après à Lyon, et qui commençait la captivité de l'Église, parut-il peu agréable à Dieu. Au moment où le cortège royal passait, un mur chargé de spectateurs s'écroula, blessa le roi et tua le duc de Bretagne. Le pape fut renversé, la tiare roula dans la boue.

Bertrand de Got fut élu pape sous le nom de Clément V. Clément V paya tout ce qu'avait promis Bertrand de Got.

Philippe fut innocenté : la communion fut rendue à lui et aux siens, la pourpre remonta aux épaules des Colonna, l'Église fut obligée de payer les guerres de Flandre et la croisade de Charles de Valois contre l'empire grec. La mémoire du pape Boniface VIII fut sinon détruite et annulée, du moins flétrie ; les murailles du Temple furent rasées et les Templiers brûlés sur le terre-plein du Pont-Neuf.

Tous ces édits, cela ne s'appelait plus des bulles du moment où c'était le pouvoir temporel qui dictait, tous ces édits étaient datés d'Avignon.

Philippe le Bel fut le plus riche des rois de la

monarchie française ; il avait un trésor inépuisable : c'était son pape. Il l'avait acheté, il s'en servait, il le mettait au pressoir, et comme d'un pressoir coulent le cidre et le vin, de ce pape écrasé coulait l'or. Le pontificat, souffleté par Colonna dans la personne de Boniface VIII, abdiquait l'empire du monde dans celle de Clément V.

Nous avons dit comment le roi du sang et le pape de l'or étaient venus. On sait comment ils s'en allèrent.

Jacques de Molay, du haut de son bûcher, les avait ajournés tous deux à un an, pour comparaître devant Dieu<sup>1</sup>. *Ho dé géron sibullia*, dit Aristophane : *Les moribonds chenues ont l'esprit de la sibylle*<sup>2</sup>.

Clément V partit le premier, il avait vu en songe son palais incendié. « À partir de ce moment, dit Baluze<sup>3</sup>, il devint triste et ne dura guère. » Sept mois après, ce fut le tour de Philippe ; les uns le font mourir à la chasse, renversé par un sanglier. Dante est du nombre de ceux-là. « Celui, dit-il, qui a été vu près de la Seine, falsifiant les monnaies, mourra d'un coup de dent de sanglier<sup>4</sup>. » Mais Guillaume de Nangis<sup>5</sup> fait au roi faux-monnayeur une mort bien autrement providentielle. « Miné par une maladie inconnue aux médecins, Philippe s'éteignit, dit-il, au grand étonnement de tout le monde, sans que son poulx ni son urine révélassent ni la cause de la maladie ni l'imminence du péril. »

Le roi désordre, le roi vacarme, Louis X, dit *le Hutin*, succède à son père Philippe le Bel, Jean XXII à Clément V.

Avignon devint alors bien véritablement une seconde Rome. Jean XXII et Clément VI la sacrèrent reine du luxe. Les mœurs du temps en firent la reine de la débauche et de la mollesse. À la place de ses tours, abattues par Romain de Saint-Ange,

Hernandez de Hériedi<sup>1</sup>, grand-maître de Saint-Jean-de-Jérusalem, lui noua autour de la taille une ceinture de murailles. Elle eut des moines dissolus, qui transformèrent l'enceinte bénie des couvents en lieux de débauche et de luxure ; elle eut de belles courtisanes qui arrachèrent les diamants de la tiare pour s'en faire des bracelets et des colliers ; enfin elle eut les échos de Vaucluse, qui lui renvoyèrent les molles et mélodieuses chansons de Pétrarque<sup>2</sup>.

Cela dura jusqu'à ce que le roi Charles V, qui était un prince sage et religieux, ayant résolu de faire cesser ce scandale<sup>3</sup>, envoya le maréchal de Boucicaut pour chasser d'Avignon l'antipape Benoît XIII<sup>4</sup> ; mais à la vue des soldats du roi de France, celui-ci se souvint qu'avant d'être pape sous le nom de Benoît XIII, il avait été capitaine sous le nom de Pierre de Luna. Pendant cinq mois il se défendit, pointant lui-même, du haut des murailles du château, ses machines de guerre, bien autrement meurtrières que ses foudres pontificales. Enfin, forcé de fuir, il sortit de la ville par une poterne, après avoir ruiné cent maisons et tué quatre mille Avignonnais, et se réfugia en Espagne, où le roi d'Aragon lui offrit un asile. Là, tous les matins, du haut d'une tour, assisté de deux prêtres, dont il avait fait son sacré collègue, il bénissait le monde, qui n'en allait pas mieux, et excommuniait ses ennemis, qui ne s'en portaient pas plus mal. Enfin, se sentant près de mourir, et craignant que le schisme ne mourût avec lui, il nomma ses deux vicaires cardinaux, à la condition que, lui trépassé, l'un des deux élirait l'autre pape. L'élection se fit. Le nouveau pape poursuivit un instant le schisme, soutenu par le cardinal qui l'avait proclamé. Enfin, tous deux entrèrent en négociation avec Rome, firent amende honorable et rentrèrent dans le giron de la sainte Église, l'un



avec le titre d'archevêque de Séville, l'autre avec celui d'archevêque de Tolède.

À partir de ce moment jusqu'en 1790, Avignon, veuve de ses papes, avait été gouvernée par des légats et des vice-légats ; elle avait eu sept souverains pontifes qui avaient résidé dans ses murs pendant sept dizaines d'années ; elle avait sept hôpitaux, sept confréries de pénitents, sept couvents d'hommes, sept couvents de femmes, sept paroisses et sept cimetières.

On comprend que ces deux confréries de pénitents, représentant, l'une l'hérésie, l'autre l'orthodoxie ; l'une le parti français, l'autre le parti romain ; l'une le parti monarchiste absolu, l'autre le parti constitutionnel progressif, n'étaient pas des éléments de paix et de sécurité pour l'ancienne ville pontificale ; on comprend, disons-nous, qu'au moment où éclata la révolution à Paris et où cette révolution se manifesta par la prise de la Bastille, les deux partis, encore tout chauds des guerres de religion de Louis XIV, ne restèrent pas inertes en face l'un de l'autre.

Pour ceux qui connaissent Avignon, il y avait à cette époque, il y a encore deux villes dans la ville : la ville des prêtres, c'est-à-dire la ville romaine ; la ville des commerçants, c'est-à-dire la ville française. La ville des prêtres, avec son palais des papes, ses cent églises, ses cloches innombrables, toujours prêtes à sonner le tocsin de l'incendie, le glas du meurtre. La ville des commerçants, avec son Rhône, ses ouvriers en soierie et son transit croisé, qui va du nord au sud, de l'ouest à l'est, de Lyon à Marseille, de Nîmes à Turin.

La ville française était la ville damnée, envieuse d'avoir un roi, jalouse d'obtenir des libertés et qui frémissait de se sentir terre esclave, terre des prêtres, ayant le clergé pour seigneur. Le clergé, non pas le

clergé tel qu'il y en a eu de tout temps dans l'Église romaine, et tel que nous le connaissons aujourd'hui, pieux, tolérant, austère au devoir et à la charité, vivant dans le monde pour le consoler et l'édifier, sans se mêler à ses joies ni à ses passions ; mais le clergé tel que l'avaient fait l'intrigue, l'ambition et la cupidité, c'est-à-dire ces abbés de cour, rivaux des abbés romains, oisifs, libertins, élégants, hardis, rois de la mode, autocrates des salons, baisant la main des dames dont ils s'honoraient d'être les sigisbées<sup>1</sup>, donnant leurs mains à baiser aux femmes du peuple, à qui ils faisaient l'honneur de les prendre pour maîtresses.

Voulez-vous un type de ces abbés-là ? prenez l'abbé Maury<sup>2</sup>. Orgueilleux comme un duc, insolent comme un laquais, fils de cordonnier, plus aristocrate qu'un fils de grand seigneur.

Nous avons dit Avignon, ville de prêtres, ajoutons ville de haines. Nulle part mieux que dans les couvents on apprend à haïr. Le cœur de l'enfant, partout ailleurs pur de mauvaises passions, naissait là plein de haines paternelles, léguées de père en fils, depuis huit cents ans, et, après une vie haineuse, léguait à son tour l'héritage diabolique à ses enfants.

Aussi, au premier cri de liberté que poussa la France, la ville française se leva-t-elle pleine de joie et d'espérance ; le moment était enfin venu pour elle de contester tout haut la concession faite par une jeune reine mineure, pour racheter ses péchés<sup>3</sup>, d'une ville, d'une province et avec elles d'un demi-million d'âmes. De quel droit ces âmes avaient-elles été vendues *in æternum* au plus dur et au plus exigeant de tous les maîtres, au pontife romain ?

La France allait se réunir au Champ-de-Mars dans l'embrassement fraternel de la Fédération. N'était-elle pas la France ? On nomma des députés, ces

députés se rendirent chez le légat et le prièrent respectueusement de partir. On lui donnait vingt-quatre heures pour quitter la ville.

Pendant la nuit, les papistes s'amuserent à pendre à une potence un mannequin portant la cocarde tricolore.

On dirige le Rhône, on canalise la Durance, on met des digues aux âpres torrents, qui, au moment de la fonte des neiges, se précipitent en avalanches liquides des sommets du mont Ventoux. Mais ce flot terrible, ce flot vivant, ce torrent humain qui bondit sur la pente rapide des rues d'Avignon, une fois lâché, une fois bondissant, Dieu lui-même n'a point encore essayé de l'arrêter. À la vue du mannequin aux couleurs nationales, se balançant au bout d'une corde, la ville française se souleva de ses fondements en poussant des cris de rage. Quatre papistes soupçonnés de ce sacrilège, deux marquis, un bourgeois, un ouvrier, furent arrachés de leur maison et pendus à la place du mannequin.

C'était le 11 juin 1790. La ville française tout entière écrivit à l'Assemblée nationale qu'elle se donnait à la France ; et avec elle son Rhône, son commerce, le Midi, la moitié de la Provence.

L'Assemblée nationale était dans un de ses jours de réaction, elle ne voulait pas se brouiller avec le pape, elle ménageait le roi ; elle ajourna l'affaire<sup>1</sup>. Dès lors le mouvement d'Avignon était une révolte, et le pape pouvait faire d'Avignon ce que la cour eût fait de Paris, après la prise de la Bastille, si l'Assemblée eût ajourné la proclamation des droits de l'homme. Le pape ordonna d'annuler tout ce qui s'était fait dans le comtat Venaissin, de rétablir les privilèges des nobles et du clergé, et de relever l'inquisition dans toute sa rigueur.

Les décrets pontificaux furent affichés. Un homme,

un seul, en plein jour, à la face de tous, osa aller droit à la muraille où était affiché le décret et l'en arracher. Il se nommait Lescuyer<sup>1</sup>. Ce n'était point un jeune homme ; il n'était donc point emporté par la fougue de l'âge. Non, c'était presque un vieillard qui n'était même pas du pays ; il était Français, Picard, ardent et réfléchi à la fois ; ancien notaire, établi depuis longtemps à Avignon.

Ce fut un crime dont l'Avignon romaine se souvint. Un crime si grand que la Vierge en pleura.

Vous le voyez, Avignon, c'est déjà l'Italie. Il lui faut à tout prix des miracles ; et si Dieu n'en fait pas, il se trouve à coup sûr quelqu'un pour en inventer. Encore faut-il que le miracle soit un miracle de la Vierge. La Vierge est tout pour l'Italie, cette terre poétique. *La Madone !* Tout l'esprit, tout le cœur, toute la langue des Italiens est pleine de ces deux mots.

Ce fut dans l'église des Cordeliers que ce miracle se fit. La foule y accourut.

C'était beaucoup que la Vierge pleurât, mais un bruit se répandit en même temps qui mit le comble à l'émotion, un grand coffre bien fermé avait été transporté par la ville : ce coffre avait excité la curiosité des Avignonnais. Que pouvait-il contenir ?

Deux heures après, ce n'était plus un coffre dont il était question, c'étaient dix-huit malles que l'on avait vues se rendant au Rhône. Quant aux objets qu'elles contenaient, un portefaix l'avait révélé : c'étaient les effets du mont-de-piété que le parti français emportait avec lui en s'exilant d'Avignon. Les effets du mont-de-piété, c'est-à-dire la dépouille des pauvres.

Plus une ville est misérable, plus le mont-de-piété est riche. Peu de monts-de-piété pouvaient se vanter d'être aussi riches que celui d'Avignon. Ce n'était plus une affaire d'opinion, c'était un vol et un vol

infâme. Blancs et rouges coururent à l'église des Cordeliers, criant qu'il fallait que la municipalité leur rendît compte. Lescuyer était le secrétaire de la municipalité. Son nom fut jeté à la foule, non pas comme ayant arraché les deux décrets pontificaux – dès lors il y eût eu des défenseurs – mais comme ayant signé l'ordre au gardien du mont-de-piété de laisser enlever les effets.

On envoya quatre hommes pour prendre Lescuyer et l'amener à l'église. On le trouva dans la rue, se rendant à la municipalité ; les quatre hommes se ruèrent sur lui et le traînèrent avec des cris féroces dans l'église.

Arrivé là, au lieu d'être dans la maison du Seigneur, Lescuyer comprit, aux yeux flamboyants qui se fixaient sur lui, aux poings étendus qui le menaçaient, aux cris qui demandaient sa mort, Lescuyer comprit qu'il était dans un de ces cercles de l'enfer, oubliés par Dante. La seule idée qui lui vint fut que cette haine soulevée contre lui avait pour cause la mutilation des affiches pontificales ; il monta à la chaire, comptant s'en faire une tribune, et de la voix d'un homme qui, non seulement ne se reproche rien, mais qui encore est prêt à recommencer :

« Mes frères, dit-il, j'ai cru la révolution nécessaire ; j'ai, en conséquence, agi de tout mon pouvoir... »

Les fanatiques comprirent que si Lescuyer s'expliquait, Lescuyer était sauvé. Ce n'était point cela qu'il leur fallait. Ils se jetèrent sur lui, l'arrachèrent de la tribune, le poussèrent au milieu de la meute aboyante, qui l'entraîna vers l'autel en poussant cette espèce de cri terrible qui tient du sifflement du serpent et du rugissement du tigre, ce meurtrier *zou ! zou !* particulier à la populace avignonnaise.

Lescuyer connaissait ce cri fatal ; il essaya de se réfugier au pied de l'autel. Il ne s'y réfugia point, il

y tomba. Un ouvrier matelassier, armé d'un bâton, venait de lui en asséner un si rude coup sur la tête, que le bâton s'était brisé en deux morceaux.

Alors, on se précipita sur ce pauvre corps, et, avec ce mélange de férocité et de gaieté particulier aux peuples du Midi, les hommes, en chantant, se mirent à lui danser sur le ventre, tandis que les femmes, afin qu'il expiât les blasphèmes qu'il avait prononcés contre le pape, lui découpaient, disons mieux, lui festonnaient les lèvres avec leurs ciseaux.

Et de tout ce groupe effroyable sortait un cri ou plutôt un râle ; ce râle disait :

« Au nom du ciel ! au nom de la Vierge ! au nom de l'humanité ! tuez-moi tout de suite. »

Ce râle fut entendu : d'un commun accord, les assassins s'éloignèrent. On laissa le malheureux, sanglant, défiguré, broyé, savourer son agonie. Elle dura cinq heures, pendant lesquelles, au milieu des éclats de rire, des insultes et des railleries de la foule, ce pauvre corps palpita sur les marches de l'autel.

Voilà comme on tue à Avignon.

Attendez, il y a une autre façon encore.

Un homme du parti français eut l'idée d'aller au mont-de-piété et de s'informer. Tout y était en bon état, il n'en était pas sorti un couvert d'argent. Ce n'était donc pas comme complice d'un vol que Les-cuyer venait d'être si cruellement assassiné ; c'était comme patriote.

Il y avait en ce moment à Avignon un homme qui disposait de la populace. Tous ces terribles meneurs du Midi ont conquis une si fatale célébrité, qu'il suffit de les nommer pour que chacun, même les moins lettrés, les connaisse. Cet homme, c'était Jourdan. Vantard et menteur, il avait fait croire aux gens du bas peuple que c'était lui qui avait coupé le cou au gouverneur de la Bastille. Aussi l'appelait-on Jourdan Coupe-Tête<sup>1</sup>.

Ce n'était pas son nom ; il s'appelait Matthieu Jouve. Il n'était pas provençal, il était du Puy-en-Velay. Il avait d'abord été muletier sur ces âpres hauteurs qui entourent sa ville natale, puis soldat sans guerre – la guerre l'eût peut-être rendu plus humain ; – puis cabaretier à Paris. À Avignon, il était marchand de garance<sup>1</sup>.

Il réunit trois cents hommes, s'empara des portes de la ville, y laissa la moitié de sa troupe, et, avec le reste, marcha sur l'église des Cordeliers, précédé de deux pièces de canon. Il les mit en batterie devant l'église et tira tout au hasard.

Les assassins se dispersèrent comme une volée d'oiseaux effarouchés, laissant quelques morts sur les degrés de l'église.

Jourdan et ses hommes enjambèrent par-dessus les cadavres et entrèrent dans le lieu saint.

Il n'y restait plus que la Vierge, et le malheureux Lescuyer respirant encore.

Jourdan et ses camarades se gardèrent bien d'achever Lescuyer ; son agonie était un suprême moyen d'excitation. Ils prirent ce reste de vivant, ces trois quarts de cadavre, et l'emportèrent saignant, pantelant, râlant. Chacun fuyait à cette vue, fermant portes et fenêtres.

Au bout d'une heure, Jourdan et ses trois cents hommes étaient maîtres de la ville. Lescuyer était mort, mais peu importait : on n'avait plus besoin de son agonie. Jourdan profita de la terreur qu'il inspirait, et arrêta ou fit arrêter quatre-vingts personnes à peu près, assassins ou prétendus assassins de Lescuyer. Trente peut-être n'avaient pas mis le pied dans l'église : mais quand on trouve une bonne occasion de se défaire de ses ennemis, il faut en profiter, les bonnes occasions sont rares. Ces quatre-vingts personnes furent entassées dans la tour Trouillas. On l'a

appelée historiquement la tour de la Glacière. Pourquoi donc changer ce nom de la *tour Trouillas*<sup>1</sup> ? Le nom est immonde et va bien à l'immonde action qui devait s'y passer.

C'était le théâtre de la torture inquisitionnelle. Aujourd'hui encore on y voit le long des murailles la grasse suie qui montait avec la fumée du bûcher où se consumaient les chairs humaines ; aujourd'hui encore on vous montre le mobilier de la torture précieusement conservé : la chaudière, le four, les chevaux, les chaînes, les oubliettes et jusqu'à de vieux ossements, rien n'y manque.

Ce fut dans cette tour, bâtie par Clément V, que l'on enferma les quatre-vingts prisonniers. Ces quatre-vingts prisonniers faits et enfermés dans la tour Trouillas, on en fut bien embarrassé. Par qui les faire juger ? Il n'y avait de tribunaux légalement constitués que les tribunaux du pape. Faire tuer ces malheureux, comme ils avaient tué Lescuyer ?

Nous avons dit qu'il y en avait un tiers, une moitié peut-être, qui non seulement n'avaient point pris part à l'assassinat, mais qui même n'avaient pas mis le pied dans l'église.

Les faire tuer ! La tuerie passerait sur le compte des représailles. Mais, pour tuer ces quatre-vingts personnes, il fallait un certain nombre de bourreaux. Une espèce de tribunal, improvisé par Jourdan, siégeait dans une des salles du palais : il avait un greffier nommé Raphel, un président moitié Italien, moitié Français, orateur en patois populaire, nommé Barbe, Savournin de La Roua ; puis trois ou quatre pauvres diables, un boulanger, un charcutier, les noms se perdent dans l'infinité des conditions.

C'étaient ces gens-là qui criaient :

« Il faut les tuer tous ; s'il s'en sauvait un seul, il servirait de témoin. »



Mais, nous l'avons dit, les tueurs manquaient. À peine avait-on sous la main une vingtaine d'hommes dans la cour, tous appartenant au petit peuple d'Avignon : un perruquier, un cordonnier pour femmes, un savetier, un maçon, un menuisier ; tout cela armé à peine, au hasard, l'un d'un sabre, l'autre d'une baïonnette, celui-ci d'une barre de fer, celui-là d'un morceau de bois durci au feu. Tous ces gens-là refroidis par une fine pluie d'octobre. Il était difficile de faire de ces gens-là des assassins.

Bon ! rien est-il difficile au diable ? Il y a, dans ces sortes d'événements, une heure où il semble que Dieu abandonne la partie. Alors, c'est le tour du démon.

Le démon entra en personne dans cette cour froide et boueuse. Il avait revêtu l'apparence, la forme, la figure d'un apothicaire du pays, nommé Mendes ; il dressa une table éclairée par deux lanternes ; sur cette table, il déposa des verres, des brocs, des cruches, des bouteilles. Quel était l'inferral breuvage renfermé dans ces mystérieux récipients, aux formes bizarres ? on l'ignore, mais l'effet en est bien connu. Tous ceux qui burent de la liqueur diabolique se sentirent pris soudain d'une rage fiévreuse, d'un besoin de meurtre et de sang. Dès lors, on n'eut plus qu'à leur montrer la porte, ils se ruèrent dans le cachot.

Le massacre dura toute la nuit ; toute la nuit des cris, des plaintes, des râles de mort furent entendus dans les ténèbres.

On tua tout, on égorgea tout, hommes et femmes ; ce fut long : les tueurs, nous l'avons dit, étaient ivres et mal armés.

Cependant ils y arrivèrent.

Au milieu des tueurs, un enfant se faisait remarquer par sa cruauté bestiale, par sa soif immodérée de sang. C'était le fils de Lescuyer. Il tuait, et puis

tuait encore ; il se vanta d'avoir à lui seul, de sa main infantine, tué dix hommes et quatre femmes.

« Bon, je puis tuer à mon aise, disait-il, je n'ai pas quinze ans, on ne me fera rien. »

À mesure qu'on tuait, on jetait morts et blessés, cadavres et vivants, dans la cour Trouillas ; ils tombaient de soixante pieds de haut ; les hommes y furent jetés d'abord, les femmes ensuite. Il avait fallu aux assassins le temps de violer les cadavres de celles qui étaient jeunes et jolies.

À neuf heures du matin, après douze heures de massacres, une voix criait encore du fond de ce sépulcre :

« Par grâce ! venez m'achever, je ne puis mourir. »

Un homme, l'armurier Bouffier, se pencha dans le trou et regarda ; les autres n'osaient.

« Qui crie donc ? demandèrent-ils.

— C'est Lamy », répondit Bouffier.

Puis, quand il fut au milieu des autres :

« Eh bien ! firent-ils, qu'as-tu vu au fond ?

— Une drôle de marmelade, dit-il, tout pêle-mêle, des hommes et des femmes, des prêtres et des jolies filles, c'est à crever de rire.

— Décidément, c'est une vilaine chenille que l'homme, disait le comte de Monte-Cristo à M. de Villefort<sup>1</sup>. »

Eh bien, c'est dans la ville encore sanglante, encore chaude, encore émue de ces derniers massacres, que nous allons introduire les deux personnages principaux de notre histoire.

# LES COMPAGNONS DE JÉHU

## I

### LA TABLE D'HÔTE

Le 9 octobre de l'année 1799<sup>1</sup>, par une belle journée de cet automne méridional qui fait, aux deux extrémités de la Provence, mûrir les oranges d'Hyères et les raisins de Saint-Péray, une calèche, attelée de trois chevaux de poste, traversait à fond de train le pont jeté sur la Durance, entre Cavaillon et Château-Renard, se dirigeant sur Avignon, l'ancienne ville papale, qu'un décret du 25 mai 1791<sup>2</sup> avait, huit ans auparavant, réunie à la France, réunion confirmée par le traité signé, en 1797, à Tolentino, entre le général Bonaparte et le pape Pie VI.

La voiture entra par la porte d'Aix, traversa dans toute sa longueur et sans ralentir sa course, la ville aux rues étroites et tortueuses, bâtie tout à la fois contre le vent et contre le soleil, et alla s'arrêter à cinquante pas de la porte d'Oulle, à l'hôtel du Palais-Égalité, que l'on commençait tout doucement à réappeler l'hôtel du Palais-Royal, nom qu'il avait porté autrefois, et qu'il porte encore aujourd'hui.

Ces quelques mots, presque insignifiants, à propos

du titre de l'hôtel devant lequel s'arrêtait la chaise de poste sur laquelle nous avons les yeux fixés, indiquent assez bien l'état où était la France sous ce gouvernement de réaction thermidorienne que l'on appelait le Directoire<sup>1</sup>.

Après la lutte révolutionnaire qui s'était accomplie du 14 juillet 1789 au 9 thermidor 1794 ; après les journées des 5 et 6 octobre, du 21 juin, du 10 août, des 2 et 3 septembre, du 31 mai, du 9 thermidor et du 1<sup>er</sup> prairial<sup>2</sup> ; après avoir vu tomber la tête du roi et de ses juges, de la reine et de son accusateur, des Girondins et des Cordeliers, des modérés et des Jacobins, la France avait éprouvé la plus effroyable et la plus nauséabonde de toutes les lassitudes, la lassitude du sang !

Elle en était donc revenue, sinon au besoin de la royauté, du moins au désir d'un gouvernement fort, dans lequel elle pût mettre sa confiance, sur lequel elle pût s'appuyer, qui agît pour elle et qui lui permit de se reposer elle-même pendant qu'il agissait. À la place de ce gouvernement vaguement désiré, elle avait le faible et irrésolu Directoire, composé pour le moment du voluptueux Barras, de l'intrigant Sieyès, du brave Moulin, de l'insignifiant Roger Ducos et de l'honnête mais un peu trop naïf Gohier<sup>3</sup>. Il en résultait une dignité médiocre au-dehors et une tranquillité fort contestable au-dedans.

Il est vrai qu'au moment où nous en sommes arrivés, nos armées, si glorieuses pendant les campagnes épiques de 1796 et 1797, un instant refoulées vers la France par l'incapacité de Scherer à Vérone et à Cassano, et par la défaite et la mort de Joubert à Novi, commencent à reprendre l'offensive. Moreau a battu Souvorov à Bassignano ; Brune a battu le duc d'York et le général Hermann à Bergen ; Masséna a anéanti les Austro-Russes à Zurich ; Korsakov

s'est sauvé à grand-peine, et l'Autrichien Hotz ainsi que trois autres généraux ont été tués, et cinq faits prisonniers. Masséna a sauvé la France à Zurich, comme quatre-vingt-dix ans auparavant Villars l'a sauvée à Denain<sup>1</sup>.

Mais à l'intérieur, les affaires n'étaient point en si bon état, et le gouvernement directorial était, il faut le dire, fort embarrassé entre la guerre de la Vendée et les brigandages du Midi, auxquels, selon son habitude, la population avignonnaise était loin de rester étrangère.

Sans doute les deux voyageurs qui descendirent de la chaise de poste, arrêtée à la porte de l'hôtel du Palais-Royal, avaient-ils quelque raison de craindre la situation d'esprit dans laquelle se trouvait la population toujours agitée de la ville papale, car un peu au-dessus d'Orgon, à l'endroit où trois chemins se présentent aux voyageurs, l'un conduisant à Nîmes, le second à Carpentras, le troisième à Avignon, le postillon avait arrêté ses chevaux et avait demandé :

« Les citoyens passent-ils par Avignon ou par Carpentras ? »

— Laquelle des deux routes est la plus courte ? » avait demandé d'une voix brève et stridente l'aîné des deux voyageurs, qui, quoique visiblement plus vieux de quelques mois, était à peine âgé de trente ans.

« Oh ! la route d'Avignon, citoyen, d'une bonne lieue et demie au moins.

— Alors, avait-il répondu, suivons la route d'Avignon. »

Et la voiture avait repris un galop qui annonçait que les *citoyens* voyageurs, comme les appelait le postillon, quoique la qualification de *monsieur* commençât à rentrer dans la conversation, payaient au moins trente sous de guides.

Ce même désir de ne point perdre de temps se manifesta à l'entrée de l'hôtel.

Ce fut toujours le plus âgé des deux voyageurs qui, là comme sur la route, prit la parole. Il demanda si l'on pouvait dîner promptement, et la forme dont était faite la demande indiquait qu'il était prêt à passer sur bien des exigences gastronomiques, pourvu que le repas demandé fût promptement servi.

« Citoyens, répondit l'hôte qui, au bruit de la voiture, était accouru, la serviette à la main, au-devant des voyageurs, vous serez rapidement et convenablement servis dans votre chambre ; mais si je me permettais de vous donner un conseil... »

Il hésita.

« Oh ! donnez, donnez ! dit le plus jeune des deux voyageurs, prenant la parole pour la première fois.

— Eh bien, ce serait de dîner tout simplement à table d'hôte, comme fait en ce moment le voyageur qui est attendu par cette voiture tout attelée ; le dîner y est excellent, et tout servi. »

L'hôte en même temps montrait une voiture organisée de la façon la plus confortable, et attelée, en effet, de deux chevaux qui frappaient du pied, tandis que le postillon prenait patience en vidant, sur le bord de la fenêtre, une bouteille de vin de Cahors.

Le premier mouvement de celui à qui cette offre était faite fut négatif ; mais cependant, après une seconde de réflexion, le plus âgé des deux voyageurs, comme s'il fût revenu sur sa détermination première, fit un signe interrogateur à son compagnon. Celui-ci répondit d'un regard qui signifiait :

« Vous savez bien que je suis à vos ordres.

— Eh bien, soit, dit celui qui paraissait chargé de prendre l'initiative, nous dînerons à table d'hôte. »

Puis se retournant vers le postillon qui, chapeau bas, attendait ses ordres :

« Que dans une demi-heure au plus tard, dit-il, les chevaux soient à la voiture. »

Et, sur l'indication du maître d'hôtel, tous deux entrèrent dans la salle à manger ; le plus âgé des deux marchait le premier, l'autre le suivait.

On sait l'impression que produisent en général deux nouveaux venus à une table d'hôte. Tous les regards se tournèrent vers eux ; la conversation, qui paraissait assez animée, fut interrompue. Les convives se composaient des habitués de l'hôtel, du voyageur dont la voiture attendait tout attelée à la porte, d'un marchand de vin de Bordeaux en séjour momentané à Avignon pour les causes que nous allons dire, et d'un certain nombre de voyageurs se rendant de Marseille à Lyon par la diligence. Les nouveaux arrivés saluèrent la société d'une légère inclination de tête, et se placèrent à l'extrémité de la table, s'isolant des autres convives par un intervalle de trois ou quatre couverts.

Cette espèce de réserve aristocratique redoubla la curiosité dont ils étaient l'objet ; d'ailleurs on sentait qu'on avait affaire à des personnages d'une incontestable distinction, quoique leurs vêtements fussent de la plus grande simplicité. Tous deux portaient la botte à retroussis sur la culotte courte, l'habit à longues basques, le surtout de voyage et le chapeau à larges bords, ce qui était à peu près le costume de tous les jeunes gens de l'époque ; mais ce qui les distinguait des élégants de Paris et même de la province, c'étaient leurs cheveux longs et plats, et leur cravate noire serrée autour du cou, à la façon des militaires. Les muscadins, c'était le nom que l'on donnait alors aux jeunes gens à la mode, les muscadins portaient les oreilles de chien bouffant aux deux tempes, les cheveux retroussés en chignon derrière la tête, et la cravate immense aux longs bouts flottants et dans

laquelle s'engouffrait le menton. Quelques-uns poussaient la réaction jusqu'à la poudre.

Quant au portrait des deux jeunes gens, il offrait deux types complètement opposés. Le plus âgé des deux, celui qui plusieurs fois avait, nous l'avons déjà remarqué, pris l'initiative, et dont la voix, même dans ses intonations les plus familières, dénotait l'habitude du commandement, était, nous l'avons dit, un homme d'une trentaine d'années, aux cheveux noirs séparés sur le milieu du front, plats et tombant le long des tempes jusque sur ses épaules. Il avait le teint basané de l'homme qui a voyagé dans les pays méridionaux, les lèvres minces, le nez droit, les dents blanches, et ces yeux de faucon que Dante donne à César.

Sa taille était plutôt petite que grande, sa main était délicate, son pied fin et élégant ; il avait dans ses manières une certaine gêne qui indiquait qu'il portait en ce moment un costume dont il n'avait point l'habitude, et quand il avait parlé, si l'on eût été sur les bords de la Loire au lieu d'être sur les bords du Rhône, son interlocuteur aurait pu remarquer qu'il avait dans la prononciation un certain accent italien.

Son compagnon paraissait de trois ou quatre ans moins âgé que lui. C'était un beau jeune homme au teint rose, aux cheveux blonds, aux yeux bleu clair, au nez ferme et droit, au menton prononcé, mais presque imberbe. Il pouvait avoir deux pouces de plus que son compagnon, et quoique d'une taille au-dessus de la moyenne, il semblait si bien pris dans tout son ensemble, si admirablement libre dans tous ses mouvements, qu'on devinait qu'il devait être, sinon d'une force, du moins d'une agilité et d'une adresse peu communes.

Quoique mis de la même façon, quoique se présentant sur le pied de l'égalité, il paraissait avoir pour



le jeune homme brun une déférence remarquable, qui, ne pouvant tenir à l'âge, tenait sans doute à une infériorité dans la condition sociale. En outre, il l'appelait citoyen, tandis que son compagnon l'appelait simplement Roland.

Ces remarques, que nous faisons pour initier plus profondément le lecteur à notre récit, ne furent probablement point faites dans toute leur étendue par les convives de la table d'hôte, car, après quelques secondes d'attention données aux nouveaux venus, les regards se détachèrent d'eux, et la conversation, un instant interrompue, reprit son cours. Il faut avouer qu'elle portait sur un sujet des plus intéressants pour des voyageurs ; il était question de l'arrestation d'une diligence chargée d'une somme de soixante mille francs appartenant au gouvernement. L'arrestation avait eu lieu la veille sur la route de Marseille à Avignon, entre Lambesc et Pont-Royal.

Aux premiers mots qui furent redits sur l'événement, les deux jeunes gens prêtèrent l'oreille avec un véritable intérêt.

L'événement avait eu lieu sur la route même qu'ils venaient de suivre, et celui qui le racontait était un des acteurs principaux de cette scène de grand chemin. C'était le marchand de vin de Bordeaux.

Ceux qui paraissaient le plus curieux de détails étaient les voyageurs de la diligence qui venait d'arriver et qui allait repartir. Les autres convives, c'est-à-dire ceux qui appartenaient à la localité, paraissaient assez au courant de ces sortes de catastrophes pour donner eux-mêmes des détails, au lieu d'en recevoir.

« Ainsi, citoyen, disait un gros monsieur contre lequel se pressait, dans sa terreur, une femme grande, sèche et maigre, vous dites que c'est sur la route même que nous venons de suivre que le vol a eu lieu ?

— Oui, citoyen, entre Lambesc et Pont-Royal, avez-vous remarqué un endroit où la route monte et se resserre entre deux monticules ? il y a là une foule de rochers.

— Oui, oui, mon ami, dit la femme en serrant le bras de son mari, je l'ai remarqué, j'ai même dit, tu dois t'en souvenir : "Voici un mauvais endroit, j'aime mieux y passer de jour que de nuit."

— Oh ! madame, dit un jeune homme dont la voix affectait le parler grasseyant de l'époque, et qui, dans les temps ordinaires paraissait exercer sur la table d'hôte la royauté de la conversation, vous savez que, pour MM. les *compagnons de Jésus*, il n'y a ni jour ni nuit.

— Comment ! citoyen, demanda la dame encore plus effrayée, c'est en plein jour que vous avez été arrêté ?

— En plein jour, citoyenne, à dix heures du matin.

— Et combien étaient-ils ? demanda le gros monsieur.

— Quatre, citoyen.

— Embusqués sur la route ?

— Non, ils sont arrivés à cheval, armés jusqu'aux dents et masqués.

— C'est leur habitude, dit le jeune habitué de la table d'hôte, ils ont dit, n'est-ce pas : "Ne vous défendez point, il ne vous sera fait aucun mal, nous n'en voulons qu'à l'argent du gouvernement."

— Mot pour mot, citoyen.

— Puis, continua celui qui paraissait si bien renseigné, deux sont descendus de cheval, ont jeté la bride de leurs chevaux à leurs compagnons et ont sommé le conducteur de leur remettre l'argent.

— Citoyen, dit le gros homme émerveillé, vous racontez la chose comme si vous l'aviez vue.

— Monsieur y était peut-être, dit un des voyageurs, moitié plaisantant, moitié doutant.

— Je ne sais, citoyen, si en disant cela, vous avez l'intention de me dire une impolitesse, fit insoucieusement le jeune homme qui venait si complaisamment et si pertinemment en aide au narrateur ; mais mes opinions politiques font que je ne regarde pas votre soupçon comme une insulte. Si j'avais eu le malheur d'être du nombre de ceux qui étaient attaqués, ou l'honneur d'être du nombre de ceux qui attaquaient, je le dirais aussi franchement dans un cas que dans l'autre ; mais hier matin, à dix heures, juste au moment où l'on arrêtait la diligence à quatre lieues d'ici, je déjeunais tranquillement à cette même place ; et justement, tenez, avec les deux citoyens qui me font en ce moment l'honneur d'être placés à ma droite et à ma gauche.

— Et, demanda celui des deux voyageurs qui, les derniers arrivés, venaient de prendre place à table, et que son compagnon désignait sous le nom de Roland, et combien étiez-vous d'hommes dans la diligence ?

— Attendez ; je crois que nous étions... oui, nous étions sept hommes et trois femmes.

— Sept hommes, non compris le conducteur ? répéta Roland.

— Bien entendu.

— Et, à sept hommes, vous vous êtes laissé dévaliser par quatre bandits ? Je vous en fais mon compliment, messieurs.

— Nous savions à qui nous avions affaire, répondit le marchand de vin, et nous n'avions garde de nous défendre.

— Comment ! répliqua le jeune homme, à qui vous aviez affaire ? mais vous aviez affaire, ce me semble, à des voleurs, à des bandits.

— Point du tout : ils s'étaient nommés.

— Sans doute.

— Comment ! ils s'étaient nommés ?

— Ils avaient dit : "Messieurs, il est inutile de vous défendre ; mesdames, n'ayez pas peur ; nous ne sommes pas des brigands, nous sommes des *compagnons de Jéhu*."

— Oui, dit le jeune homme de la table d'hôte, ils préviennent pour qu'il n'y ait pas de méprise ; c'est leur habitude.

— Ah ça, dit Roland, qu'est-ce que c'est donc que ce Jéhu qui a des compagnons si polis ? Est-ce leur capitaine ?

— Monsieur, dit un homme dont le costume avait quelque chose d'un prêtre sécularisé et qui paraissait, lui aussi, non seulement un habitué de la table d'hôte, mais encore un initié aux mystères de l'honorable corporation dont on était en train de discuter les mérites, si vous étiez plus versé que vous ne paraissez l'être dans la lecture des Écritures saintes, vous sauriez qu'il y a quelque chose comme deux mille six cents ans que ce Jéhu est mort, et que, par conséquent, il ne peut arrêter à l'heure qu'il est, les diligences sur les grandes routes.

— Monsieur l'abbé, répondit Roland qui avait reconnu l'homme d'église, comme, malgré le ton aigrelet avec lequel vous parlez, vous paraissez fort instruit, permettez à un pauvre ignorant de vous demander quelques détails sur ce Jéhu mort il y a deux mille six cents ans, et qui, cependant, a l'honneur d'avoir des compagnons qui portent son nom.

— Jéhu, répondit l'homme d'église du même ton vinaigré, était un roi d'Israël, sacré par Élisée, sous la condition de punir les crimes de la maison d'Achab et de Jézabel, et de mettre à mort tous les prêtres de Baal.

— Monsieur l'abbé, répliqua en riant le jeune homme, je vous remercie de l'explication ; je ne doute

point qu'elle soit exacte et surtout très savante : seulement, je vous avoue qu'elle ne m'apprend pas grand-chose.

— Comment ! citoyen, dit l'habitué de la table d'hôte, vous ne comprenez pas qu'Élisée, c'est Sa Majesté Louis XVIII<sup>1</sup> et que Jéhu, c'est Cadoudal, sacré sous la condition de punir les crimes de la Révolution et de mettre à mort les prêtres de Baal, c'est-à-dire tous ceux qui ont pris une part quelconque à cet abominable état de choses que depuis sept ans on appelle la République ?

— Oui-da ! fit le jeune homme ; si fait, je comprends. Mais, parmi ceux que les compagnons de Jéhu sont chargés de combattre, comptez-vous les braves soldats qui ont repoussé l'étranger des frontières de France, et les illustres généraux qui ont commandé les armées du Tyrol, de Sambre-et-Meuse et d'Italie ?

— Mais, sans doute, ceux-là les premiers et avant tout. »

Les yeux du jeune homme lancèrent un éclair, sa narine se dilata, ses lèvres se serrèrent, il se souleva sur sa chaise ; mais son compagnon le tira par son habit et le fit asseoir, tandis que d'un seul regard il lui imposait silence.

Puis, celui qui venait de donner cette preuve de sa puissance, prenant la parole pour la première fois :

« Citoyen, dit-il, s'adressant au jeune homme de la table d'hôte, excusez deux voyageurs qui arrivent du bout du monde, comme qui dirait de l'Amérique ou de l'Inde, qui ont quitté la France depuis deux ans<sup>2</sup>, qui ignorent complètement ce qui s'y passe, et qui sont désireux de s'instruire.

— Mais, comment donc, répondit celui auquel ces paroles étaient adressées, c'est trop juste, citoyen ; interrogez et l'on vous répondra.

— Eh bien, continua le jeune homme brun à l'œil d'aigle et aux cheveux noirs et plats, au teint granitique, maintenant que je sais ce que c'est que Jéhu et dans quel but sa compagnie est instituée, je voudrais savoir ce que ses compagnons font de l'argent qu'ils prennent.

— Oh ! mon Dieu ! c'est bien simple, citoyen ; vous savez qu'il est fort question de la restauration de la monarchie bourbonnienne ?

— Non, je ne le sais pas, répondit le jeune homme brun d'un ton qu'il essayait inutilement de rendre naïf ; j'arrive, comme je vous l'ai dit, du bout du monde.

— Comment ! vous ne saviez pas cela ? eh bien, dans six mois, ce sera un fait accompli.

— Vraiment !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, citoyen. »

Les deux jeunes gens à la tournure militaire échangèrent entre eux un regard et un sourire, quoique le jeune blond parût sous le poids d'une vive impatience.

Leur interlocuteur continua :

« Lyon est le quartier général de la conspiration, si toutefois on peut appeler conspiration un complot qui s'organise au grand jour ; le nom de gouvernement provisoire conviendrait mieux.

— Eh bien ! citoyen, dit le jeune homme brun avec une politesse qui n'était point exempte de raillerie, disons gouvernement provisoire.

— Ce gouvernement provisoire a son état-major et ses armées.

— Bah ! son état-major, peut-être... mais ses armées...

— Ses armées, je le répète.

— Où sont-elles ?

— Il y en a une qui s'organise dans les montagnes d'Auvergne, sous les ordres de M. de Chardon ; une autre dans les montagnes du Jura, sous les ordres de M. de Teyssonnet, enfin une troisième qui fonctionne, et même assez agréablement à cette heure, dans la Vendée, sous les ordres d'Escarboville, d'Achille Leblond et de Cadoudal<sup>1</sup>.

— En vérité, citoyen, vous me rendez un véritable service en m'apprenant toutes ces nouvelles. Je croyais les Bourbons complètement résignés à l'exil ; je croyais la police faite de manière qu'il n'existât ni comité provisoire royaliste dans les grandes villes, ni bandits sur les grandes routes. Enfin, je croyais la Vendée complètement pacifiée par le général Hoche<sup>2</sup>. »

Le jeune homme auquel s'adressait cette réponse éclata de rire.

« Mais d'où venez-vous ? s'écria-t-il, d'où venez-vous ?

— Je vous l'ai dit, citoyen, du bout du monde.

— On le voit. »

Puis continuant :

« Eh bien ! vous comprenez, dit-il, les Bourbons ne sont pas riches, les émigrés, dont on a vendu les biens, sont ruinés, il est impossible d'organiser deux armées et d'en entretenir une troisième sans argent. On était embarrassé, il n'y avait que la République qui pût solder ses ennemis ; or, il n'était pas probable qu'elle s'y décidât de gré à gré ; alors, sans essayer avec elle cette négociation scabreuse, on jugea qu'il était plus court de lui prendre son argent que de le lui demander.

— Ah ! je comprends, enfin.

— C'est bien heureux.

— Les compagnons de Jéhu sont les intermédiaires entre la République et la contre-révolution, les percepteurs des généraux royalistes.

— Oui, ce n'est plus un vol, c'est une opération militaire, un fait d'armes comme un autre.

— Justement, citoyen, vous y êtes, et vous voilà sur ce point, maintenant, aussi savant que nous.

— Mais, glissa timidement le marchand de vin de Bordeaux, si MM. les compagnons de Jéhu, — remarquez que je n'en dis aucun mal, — si MM. les compagnons de Jéhu n'en veulent qu'à l'argent du gouvernement...

— À l'argent du gouvernement, pas à d'autres ; il est sans exemple qu'ils aient dévalisé un particulier.

— Sans exemple ?

— Sans exemple.

— Comment se fait-il alors qu'hier, avec l'argent du gouvernement, ils aient emporté un group<sup>1</sup> de deux cents louis qui m'appartenait ?

— Mon cher monsieur, répondit le jeune homme de la table d'hôte, je vous ai déjà dit qu'il y avait là quelque erreur, et qu'aussi vrai que je m'appelle Alfred de Barjols, cet argent vous sera rendu un jour ou l'autre. »

Le marchand de vin poussa un soupir et secoua la tête en homme qui, malgré l'assurance qui lui est donnée, conserve encore quelques doutes.

Mais en ce moment, comme si l'engagement pris par le jeune noble, qui venait de révéler sa condition sociale en disant son nom, avait éveillé la délicatesse de ceux pour lesquels il se portait garant, un cheval s'arrêta à la porte, on entendit des pas dans le corridor, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et un homme masqué et armé jusqu'aux dents parut sur le seuil.

« Messieurs, dit-il au milieu du profond silence causé par son apparition, y a-t-il parmi vous un voyageur nommé Jean Picot, qui se trouvait hier dans la diligence qui a été arrêtée entre Lambesc et Pont-Royal ?



- Oui, dit le marchand de vin tout étonné.  
— C'est vous ? demanda l'homme masqué.  
— C'est moi.  
— Ne vous a-t-il rien été pris !  
— Si fait, il m'a été pris un group de deux cents louis que j'avais confié au conducteur.  
— Et je dois même dire, ajouta le jeune noble, qu'à l'instant même monsieur en parlait et le regardait comme perdu.

— Monsieur avait tort, dit l'inconnu masqué, nous faisons la guerre au gouvernement et non aux particuliers, nous sommes des partisans et non des voleurs ; voici vos deux cents louis, monsieur, et si pareille erreur arrivait à l'avenir, réclamez et recommandez-vous du nom de Morgan. »

À ces mots, l'homme masqué déposa un sac d'or à la droite du marchand de vin, salua courtoisement les convives de la table d'hôte et sortit laissant les uns dans la terreur et les autres dans la stupéfaction d'une pareille hardiesse.

## II

### UN PROVERBE ITALIEN

Au reste, quoique les deux sentiments que nous venons d'indiquer aient été les sentiments dominants, ils ne se manifestaient point chez tous les assistants à un degré semblable. Les nuances se graduèrent selon le sexe, selon l'âge, selon le caractère, nous dirons presque selon la position sociale des auditeurs.

Le marchand de vin, Jean Picot, principal intéressé dans l'événement qui venait de s'accomplir, reconnaissant dès la première vue, à son costume,

à ses armes et à son masque, un des hommes auxquels il avait eu affaire la veille, avait d'abord, à son apparition, été frappé de stupeur ; puis, peu à peu, reconnaissant le motif de la visite que lui faisait le mystérieux bandit, il avait passé de la stupeur à la joie en traversant toutes les nuances intermédiaires qui séparent ces deux sentiments. Son sac d'or était près de lui, et l'on eût dit qu'il n'osait y toucher : peut-être craignait-il, au moment où il y porterait la main, de le voir s'évanouir comme l'or que l'on croit trouver en rêve et qui disparaît même avant que l'on rouvre les yeux, pendant cette période de lucidité progressive qui sépare le sommeil profond du réveil complet.

Le gros monsieur de la diligence et sa femme avaient manifesté, ainsi que les autres voyageurs faisant partie du même convoi, la plus franche et la plus complète terreur. Placé à la gauche de Jean Picot, quand il avait vu le bandit s'approcher du marchand de vin, il avait, dans l'espérance illusoire de maintenir une distance honnête entre lui et le compagnon de Jéhu, reculé sa chaise sur celle de sa femme, qui, cédant au mouvement de pression, avait essayé de reculer la sienne à son tour. Mais comme la chaise qui venait ensuite était celle du citoyen Alfred de Barjols qui, lui, n'avait aucun motif de craindre des hommes sur lesquels il venait de manifester une si haute et si avantageuse opinion, la chaise de la femme du gros monsieur avait trouvé un obstacle dans l'immobilité de celle du jeune noble ; de sorte que, de même qu'il arriva à Marengo, huit ou neuf mois plus tard, lorsque le général en chef jugea qu'il était temps de reprendre l'offensive, le mouvement rétrograde s'était arrêté<sup>1</sup>.

Quant à celui-ci, – c'est du citoyen Alfred de Barjols que nous parlons, – son aspect, comme celui de

l'abbé qui avait donné l'explication biblique touchant le roi d'Israël Jéhu et la mission qu'il avait reçue d'Élisée, son aspect, disons-nous, avait été celui d'un homme qui non seulement n'éprouve aucune crainte, mais qui s'attend même à l'événement qui arrive, si inattendu que soit cet événement. Il avait, le sourire sur les lèvres, suivi du regard l'homme masqué, et si tous les convives n'eussent été si préoccupés des deux acteurs principaux de la scène qui s'accomplissait, ils eussent pu remarquer un signe presque imperceptible échangé des yeux entre le bandit et le jeune noble, signe qui, à l'instant même, s'était reproduit entre le jeune noble et l'abbé.

De leur côté, les deux voyageurs que nous avons introduits dans la salle de la table d'hôte, et qui, comme nous l'avons dit, étaient assez isolés à l'extrémité de la table, avaient conservé l'attitude propre à leurs différents caractères. Le plus jeune des deux avait instinctivement porté la main à son côté, comme pour y chercher une arme absente, et s'était levé, comme mû par un ressort, pour s'élancer à la gorge de l'homme masqué, ce qui n'eût certes pas manqué d'arriver s'il eût été seul ; mais le plus âgé, celui qui paraissait avoir non seulement l'habitude, mais le droit de lui donner des ordres, s'était, comme il avait déjà fait une première fois, contenté de le retenir vivement par son habit en lui disant d'un ton impératif, presque dur même :

« Assis, Roland ! »

Et le jeune homme s'était assis.

Mais celui de tous les convives qui était demeuré, en apparence du moins, le plus impassible pendant toute la scène qui venait de s'accomplir, était un homme de trente-trois à trente-quatre ans, blond de cheveux, roux de barbe, calme et beau de visage, avec de grands yeux bleus, un teint clair, des lèvres

intelligentes et fines, une taille élevée et un accent étranger qui indiquait un homme né au sein de cette île dont le gouvernement nous faisait, à cette heure, une si rude guerre : autant qu'on pouvait en juger par les rares paroles qui lui étaient échappées, il parlait, malgré l'accent que nous avons signalé, la langue française avec une rare pureté. Au premier mot qu'il avait prononcé et dans lequel il avait reconnu cet accent d'outre-Manche, le plus âgé des deux voyageurs avait tressailli ; et, se retournant du côté de son compagnon, habitué à lire la pensée dans son regard, il avait semblé lui demander comment un Anglais se trouvait en France au moment où la guerre acharnée, que se faisaient les deux nations, exilait naturellement les Anglais de France, comme les Français de l'Angleterre. Sans doute l'explication avait paru impossible à Roland, car celui-ci lui avait répondu d'un mouvement des yeux et d'un geste des épaules qui signifiaient :

« Cela me paraît tout aussi extraordinaire qu'à vous ; mais si vous ne trouvez pas l'explication d'un pareil problème, vous le mathématicien par excellence, ne me le demandez pas à moi. »

Ce qui était resté de plus clair dans tout cela, dans l'esprit des deux jeunes gens, c'est que l'homme blond, à l'accent anglo-saxon, était le voyageur dont la calèche confortable attendait tout attelée à la porte de l'hôtel, et que ce voyageur était de Londres ou tout au moins de quelqu'un des comtés ou duchés de la Grande-Bretagne.

Quant aux paroles qu'il avait prononcées, nous avons dit qu'elles étaient rares, si rares qu'en réalité c'étaient plutôt des exclamations que des paroles ; seulement, à chaque explication qui avait été demandée et donnée sur l'état de la France, l'Anglais avait ostensiblement tiré un calepin de sa poche et, en

priant soit le marchand de vin, soit l'abbé, soit le jeune noble, de répéter l'explication, ce que chacun avait fait avec une complaisance pareille à la courtoisie qui présidait à la demande, il avait pris en note ce qui avait été dit de plus important, de plus extraordinaire et de plus pittoresque, sur l'arrestation de la diligence, l'état de la Vendée et les compagnons de Jéhu, remerciant chaque fois de la voix et du geste, avec cette roideur particulière à nos voisins d'outre-mer, et chaque fois remettant dans la poche de côté de sa redingote son calepin enrichi d'une note nouvelle.

Enfin, comme un spectateur tout joyeux d'un dénouement inattendu, il s'était écrié de satisfaction à l'aspect de l'homme masqué, avait écouté de toutes ses oreilles, avait regardé de tous ses yeux, ne l'avait point perdu de vue que la porte ne se fût refermée derrière lui, et alors tirant vivement son calepin de sa poche :

« Oh ! monsieur, avait-il dit à son voisin qui n'était autre que l'abbé, seriez-vous assez bon, si je ne m'en souvenais pas, de me répéter mot pour mot ce qu'a dit le gentleman qui sort d'ici ? »

Il s'était mis à écrire aussitôt, et, la mémoire de l'abbé s'associant à la sienne, il avait eu la satisfaction de transcrire, dans toute son intégrité, la phrase du compagnon de Jéhu au citoyen Jean Picot.

Puis, cette phrase transcrite, il s'était écrié avec un accent qui ajoutait un étrange cachet d'originalité à ses paroles :

« Oh ! ce n'est qu'en France, en vérité, qu'il arrive de pareilles choses ; la France, c'est le pays le plus curieux du monde. Je suis enchanté, messieurs, de voyager en France et de connaître les Français. »

Et la dernière phrase avait été dite avec tant de courtoisie, qu'il ne restait plus, lorsqu'on l'avait

entendue sortir de cette bouche sérieuse, qu'à remercier celui qui l'avait prononcée, fût-il le descendant des vainqueurs de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt<sup>1</sup>.

Ce fut le plus jeune des deux voyageurs qui répondit à cette politesse avec le ton d'insouciance causticité qui paraissait lui être naturel.

« Par ma foi ! je suis exactement comme vous, milord ; je dis milord, car je présume que vous êtes anglais.

— Oui, monsieur, répondit le gentleman, j'ai cet honneur.

— Eh bien, comme je vous le disais, continua le jeune homme, je suis enchanté de voyager en France et d'y voir ce que j'y ai vu. Il faut vivre sous le gouvernement des citoyens Gohier, Moulin, Roger Ducos, Sieyès et Barras, pour assister à une pareille drôlerie, et quand dans cinquante ans on racontera qu'au milieu d'une ville de trente mille âmes, en plein jour, un voleur de grand chemin est venu, le masque sur le visage, deux pistolets et un sabre à la ceinture, rapporter à un honnête négociant qui se désespérait de les avoir perdus, les deux cents louis qu'il lui avait pris la veille ; quand on ajoutera que cela s'est passé à une table d'hôte où étaient assises vingt ou vingt-cinq personnes, et que ce bandit modèle s'est retiré sans que pas une des vingt ou vingt-cinq personnes présentes lui ait sauté à la gorge, j'offre de parier que l'on traitera d'infâme menteur celui qui aura l'audace de raconter l'anecdote. »

Et le jeune homme, se renversant sur sa chaise, éclata de rire, mais d'un rire si nerveux et si strident, que tout le monde le regarda avec étonnement, tandis que, de son côté, son compagnon avait les yeux fixés sur lui avec une inquiétude presque paternelle.

« Monsieur, dit le citoyen Alfred de Barjols, qui,

ainsi que les autres, paraissait impressionné de cette étrange modulation plus triste, ou plutôt plus douloureuse que gaie, et dont, avant de répondre, il avait laissé éteindre jusqu'au dernier frémissement ; monsieur, permettez-moi de vous faire observer que l'homme que vous venez de voir n'est point un voleur de grand chemin.

— Bah ! franchement, et qu'est-ce donc ?

— C'est, selon toute probabilité, un jeune homme d'aussi bonne famille que vous et moi.

— Le comte de Horn<sup>1</sup>, que le régent fit rouer en place de Grève, était aussi un jeune homme de bonne famille, et la preuve, c'est que toute la noblesse de Paris envoya des voitures à son exécution.

— Le comte de Horn avait, si je m'en souviens bien, assassiné un juif pour lui voler une lettre de change qu'il n'était point en mesure de lui payer, et nul n'osera vous dire qu'un compagnon de Jésus ait touché à un cheveu de la tête d'un enfant.

— Eh bien ! soit, admettons que l'institution soit fondée au point de vue philanthropique, pour rétablir la balance entre les fortunes, redresser les caprices du hasard, réformer les abus de la société ; pour être un voleur à la façon de Karl Moor<sup>2</sup>, votre ami Morgan, n'est-ce point Morgan qu'a dit que s'appelait cet honnête citoyen ?

— Oui, dit l'Anglais.

— Eh bien ! votre ami Morgan n'en est pas moins un voleur. »

Le citoyen Alfred de Barjols devint très pâle.

« Le citoyen Morgan n'est pas mon ami, répondit le jeune aristocrate, et s'il l'était, je me ferais honneur de son amitié.

— Sans doute, répondit Roland en éclatant de rire. Comme dit M. de Voltaire : "L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux<sup>3</sup>."

— Roland, Roland ! lui dit à voix basse son compagnon.

— Oh ! général, répondit celui-ci, laissant à dessein peut-être échapper le titre qui était dû à son compagnon, laissez-moi, par grâce, continuer avec monsieur une discussion qui m'intéresse au plus haut degré. »

Celui-ci haussa les épaules.

« Seulement, citoyen, continua le jeune homme avec une étrange persistance, j'ai besoin d'être édifié : il y a deux ans que j'ai quitté la France, et depuis mon départ, tant de choses ont changé, costume, mœurs, accent, que la langue pourrait bien avoir changé aussi. Comment appelez-vous, dans la langue que l'on parle aujourd'hui en France, arrêter les diligences et prendre l'argent qu'elles renferment ?

— Monsieur, dit le jeune noble du ton d'un homme décidé à soutenir la discussion jusqu'au bout, j'appelle cela faire la guerre ; et voilà votre compagnon, que vous avez appelé général tout à l'heure, qui en sa qualité de militaire vous dira, qu'à part le plaisir de tuer et d'être tué, les généraux de tous temps n'ont pas fait autre chose que ce que fait le citoyen Morgan.

— Comment ! s'écria le jeune homme dont les yeux lancèrent un éclair, vous osez comparer...

— Laissez monsieur développer sa théorie, Roland, dit le voyageur brun, dont les yeux, tout au contraire de ceux de son compagnon, qui semblaient s'être dilatés pour jeter leurs flammes, se voilèrent sous ses longs cils noirs, pour ne point laisser voir ce qui se passait dans son cœur.

— Ah ! dit le jeune homme avec son accent saccadé, vous voyez bien qu'à votre tour vous commencez à prendre intérêt à la discussion. »



Puis se tournant vers celui qu'il semblait avoir pris à partie :

« Continuez, monsieur, continuez, dit-il ; le général le permet. »

Le jeune noble rougit d'une façon aussi visible qu'il venait de pâlir un instant auparavant, et les dents serrées, les coudes sur la table, le menton sur son poing pour se rapprocher autant que possible de son adversaire, avec un accent provençal qui devenait de plus en plus prononcé à mesure que la discussion devenait plus intense :

« Puisque *le général le permet*, reprit-il en appuyant sur ces deux mots *le général*, j'aurai l'honneur de lui dire, et à vous, citoyen, par contre-coup, que je crois me souvenir d'avoir lu dans Plutarque, qu'au moment où Alexandre partit pour l'Inde, il n'emportait avec lui que dix-huit ou vingt talents d'or, quelque chose comme cent ou cent vingt mille francs. Or, croyez-vous que ce soit avec ces dix-huit ou vingt talents d'or qu'il nourrit son armée, gagna la bataille du Granique, soumit l'Asie Mineure, conquit Tyr, Gaza, la Syrie, l'Égypte, bâtit Alexandrie, pénétra jusqu'en Libye, se fit déclarer fils de Jupiter par l'oracle d'Ammon, pénétra jusqu'à l'Hyphase ; et, comme ses soldats refusaient de le suivre plus loin, revint à Babylone pour y surpasser en luxe, en débauches et en mollesse, les plus luxueux, les plus débauchés et les plus voluptueux des rois d'Asie ? Est-ce de la Macédoine qu'il tirait son argent, et croyez-vous que le roi Philippe, un des plus pauvres rois de la Grèce, faisait honneur aux traités que son fils tirait sur lui ? Non pas ; Alexandre faisait comme le citoyen Morgan ; seulement, au lieu d'arrêter les diligences sur les grandes routes, il pillait les villes, mettait les rois à rançon, levait des contributions sur les pays conquis. Passons à Hannibal. Vous savez comment

il est parti de Carthage, n'est-ce pas ? Il n'avait pas même les dix-huit ou vingt talents de son prédécesseur Alexandre ; mais, comme il lui fallait de l'argent, il prit et saccagea, au milieu de la paix et contre la foi des traités, la ville de Sagonte ; dès lors il fut riche et put se mettre en campagne. Pardon, cette fois-ci, ce n'est plus du Plutarque, c'est du Cornélius Népos. Je vous tiens quitte de sa descente des Pyrénées, de sa montée des Alpes, des trois batailles qu'il a gagnées en s'emparant chaque fois des trésors du vaincu, et j'en arrive aux cinq ou six ans qu'il a passés dans la Campanie. Croyez-vous que lui et son armée payaient pension aux Capouans et que les banquiers de Carthage, qui étaient brouillés avec lui, lui envoyaient de l'argent ? Non, la guerre nourrissait la guerre, système Morgan, citoyen. Passons à César. Ah ! César, c'est autre chose. Il part pour l'Espagne avec quelque chose comme trente millions de dettes, revient à peu près au pair, part pour la Gaule, reste dix ans chez nos ancêtres ; pendant ces dix ans, envoie plus de cent millions à Rome, repasse les Alpes, franchit le Rubicon, marche droit au Capitole, force les portes du temple de Saturne où est le trésor, y prend pour ses besoins particuliers, et non pas pour ceux de la République, trois mille livres pesant d'or en lingots, et meurt, lui que ses créanciers, vingt ans auparavant, ne voulaient pas laisser sortir de sa petite maison de la rue Suburra, laissant deux ou trois mille sesterces par chaque tête de citoyen, dix ou douze millions à Calpurnie et trente ou quarante millions à Octave<sup>1</sup>. Système Morgan toujours, à l'exception que Morgan, j'en suis sûr, mourra sans avoir touché pour son compte ni à l'argent des Gaulois, ni à l'or du Capitole. Maintenant, sautons dix-huit cents ans et arrivons au général *Buonaparté*. »

Et le jeune aristocrate, comme avaient l'habitude de le faire les ennemis du vainqueur de l'Italie, affecta d'appuyer sur l'*u*, que Bonaparte avait retranché de son nom, et sur l'*e*, dont il avait enlevé l'accent fermé.

Cette affection parut irriter vivement Roland, qui fit un mouvement comme pour s'élançer en avant ; mais son compagnon l'arrêta.

« Laissez, dit-il, laissez, Roland ; je suis bien sûr que le citoyen Barjols ne dira pas que le général *Buonaparté*, comme il l'appelle, est un voleur.

— Non, je ne le dirai pas, moi ; mais il y a un proverbe italien qui le dit pour moi.

— Voyons le proverbe ? » demanda le général se substituant à son compagnon, et cette fois fixant sur le jeune noble son œil limpide, calme et profond.

« Le voici dans toute sa simplicité : *Francesi non sono tutti ladroni, ma Buonaparte*. Ce qui veut dire : "Tous les Français ne sont pas des voleurs, mais..."

— Une bonne partie, dit Roland.

— Oui, mais *Buonaparté* », répondit Barjols.

À peine l'insolente parole était-elle sortie de la bouche du jeune aristocrate que l'assiette avec laquelle jouait Roland s'était échappée de ses mains et l'allait frapper en plein visage.

Les femmes jetèrent un cri, les hommes se levèrent. Roland éclata de ce rire nerveux qui lui était habituel, et retomba sur sa chaise. Le jeune aristocrate resta calme, quoiqu'une rigole de sang coulât de son sourcil sur sa joue.

En ce moment le conducteur entra, disant selon la formule habituelle :

« Allons, citoyens voyageurs, en voiture ! »

Les voyageurs, pressés de s'éloigner du théâtre de la rixe à laquelle ils venaient d'assister, se précipitèrent vers la porte.

« Pardon, monsieur, dit Alfred de Barjols à Roland, vous n'êtes pas de la diligence, j'espère ?

— Non, monsieur, je suis de la chaise de poste ; mais soyez tranquille ; je ne pars pas.

— Ni moi, dit l'Anglais ; dételez les chevaux, je reste.

— Moi je pars, dit avec un soupir le jeune homme brun que Roland avait désigné sous le titre de général ; tu sais qu'il le faut, mon ami, et que ma présence est absolument nécessaire là-bas. Mais, je te jure bien que je ne te quitterais point ainsi si je pouvais faire autrement... »

Et en disant ces mots, sa voix trahissait une émotion dont son timbre, ordinairement ferme et métallique, ne paraissait pas susceptible. Tout au contraire, Roland paraissait au comble de la joie ; on eût dit que cette nature de lutte s'épanouissait à l'approche du danger qu'il avait, sinon fait naître, mais que du moins il n'avait point cherché à éviter.

« Bon ! général, dit-il, nous devons nous quitter à Lyon, puisque vous avez eu la bonté de m'accorder un congé d'un mois pour aller à Bourg, dans ma famille. C'est une soixantaine de lieues de moins que nous faisons ensemble, voilà tout. Je vous retrouverai à Paris. Seulement, vous savez, si vous avez besoin d'un homme dévoué et qui ne boude pas, songez à moi.

— Sois tranquille, Roland. »

Puis regardant attentivement les deux adversaires :

« Avant tout, Roland, dit-il à son jeune compagnon avec un indéfinissable accent de tendresse, ne te fais pas tuer ; mais, si la chose est possible, ne tue pas non plus ton adversaire. Ce jeune homme, à tout prendre, est un homme de cœur, et je veux avoir un jour pour moi tous les gens de cœur.

— On fera de son mieux, général, soyez tranquille. »

En ce moment, l'hôte parut sur le seuil de la porte.

« La chaise de poste pour Paris est attelée », dit-il.

Le général prit son chapeau et sa canne déposés sur une chaise ; mais, au contraire, Roland affecta de le suivre nu-tête, pour que l'on vît bien qu'il ne comptait point partir avec son compagnon. Aussi Alfred de Barjols ne fit-il aucune opposition à sa sortie. D'ailleurs il était facile de voir que son adversaire était de ceux qui cherchent plutôt les querelles que de ceux qui les évitent.

Celui-ci accompagna le général jusqu'à la voiture, où le général monta.

« C'est égal, dit ce dernier en s'asseyant, cela me fait gros cœur de te laisser ici, Roland, sans un ami pour te servir de témoin.

— Bon ! ne vous inquiétez point de cela, général ; on ne manque jamais de témoins : il y a et il y aura toujours des gens curieux de savoir comment un homme en tue un autre.

— Au revoir, Roland ; tu entends bien, je ne te dis pas adieu, je te dis au revoir !

— Oui, mon cher général, répondit le jeune homme d'une voix presque attendrie, j'entends bien, et je vous remercie.

— Promets-moi de me donner de tes nouvelles aussitôt l'affaire terminée, ou de me faire écrire par quelqu'un, si tu ne pouvais m'écrire toi-même.

— Oh ! n'ayez crainte, général ; avant quatre jours vous aurez une lettre de moi », répondit Roland.

Puis avec un accent de profonde amertume :

« Ne vous êtes-vous pas aperçu, dit-il, qu'il y a sur moi une fatalité qui ne veut pas que je meure ?

— Roland ! fit le général d'un ton sévère, encore !

— Rien, rien », dit le jeune homme en secouant la tête, et en donnant à ses traits l'apparence d'une insouciance gaieté, qui devait être l'expression

habituelle de son visage avant que lui fût arrivé le malheur inconnu qui, si jeune, paraissait lui faire désirer la mort.

« Bien. À propos, tâche de savoir une chose.

— Laquelle, général ?

— C'est comment il se fait qu'au moment où nous sommes en guerre avec l'Angleterre, un Anglais se promène en France aussi libre et aussi tranquille que s'il était chez lui.

— Bien : je le saurai.

— Comment cela ?

— Je ne sais pas encore ; mais quand je vous promets de le savoir, je le saurai, quand je devrais le lui demander à lui.

— Mauvaise tête ! ne va pas te faire une autre affaire de ce côté-là.

— Dans tous les cas, comme c'est un ennemi, ce ne serait plus un duel, ce serait un combat.

— Allons, encore une fois au revoir, et embrasse-moi. »

Roland se jeta avec un mouvement de reconnaissance passionnée au cou de celui qui venait de lui donner cette permission.

« Oh ! général ! s'écria-t-il, que je serais heureux... si je n'étais pas si malheureux ! »

Le général le regarda avec une affection profonde.

« Un jour tu me conteras ton malheur, n'est-ce pas, Roland ? » dit-il.

Roland éclata de ce rire douloureux qui deux ou trois fois déjà s'était fait jour entre ses lèvres.

« Oh ! par ma foi, non, dit-il, vous en ririez trop. »

Le général le regarda comme il eût regardé un fou.

« Enfin, dit-il, il faut prendre les gens comme ils sont.

— Surtout lorsqu'ils ne sont pas ce qu'ils paraissent être.

# Alexandre Dumas

## Les Compagnons de Jéhu

Automne 1799 : le Directoire agonise, acculé de toutes parts. À l'est et au sud, des bandes nommées « compagnons de Jéhu » cherchent à financer la contre-révolution royaliste en attaquant les diligences qui transfèrent des fonds. À l'ouest, en Bretagne, la chouannerie renaît, menée par Georges Cadoudal. Un jeune général, Napoléon Bonaparte, revient d'une expédition en Égypte, bien décidé à prendre le pouvoir. Sur cette toile de fond historique se joue un amour impossible entre deux camps opposés : Roland de Montrevel, fidèle inconditionnel de Bonaparte, combat le royaliste Charles de Sainte-Hermine (alias Morgan) qu'aime en secret la propre sœur de Roland, Amélie.

Flamboyante épopée célébrant l'honneur, l'héroïsme et l'amitié, *Les Compagnons de Jéhu* ressuscite la France d'avant l'Empire, déchirée entre divisions et désir de réconciliation. De ce moment charnière, situé juste avant sa naissance, Dumas fait le volet central d'une trilogie consacrée au Consulat et à l'Empire, qu'il complétera ensuite avec *Les Blancs et les Bleus* et *Le Chevalier de Sainte-Hermine*, prouvant que « les poètes savent aussi bien l'histoire que les historiens, – s'ils ne la savent pas mieux ».

### Texte intégral

*« Nous boirons à la santé de notre mère commune, la France.  
Nous la servons chacun avec un esprit différent, mais,  
je l'espère, avec un même cœur. À la France, monsieur!  
dit Cadoudal en remplissant les deux verres.  
— À la France, général! répondit Roland  
en choquant son verre contre celui de Georges. »*



Les Compagnons  
de Jéhu  
**Alexandre Dumas**

Cette édition électronique du livre  
*Les Compagnons de Jéhu* d'Alexandre Dumas  
a été réalisée le 3 novembre 2020 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070464463 - Numéro d'édition : 280044).

Code Sodis : N70347 - ISBN : 9782072590610.

Numéro d'édition : 280046.